

L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL

PRIX DU NUMÉRO : 75 CENTIMES

Collection mensuelle : 3 fr. — Volume semestriel : 18 fr.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris au nom du Directeur-Gérant.

44^e ANNÉE. — VOL. LXXXVII. — N^o 2245.

SAMEDI 6 MARS 1886

BUREAUX : 13, RUE ST-GEORGES, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT

PARIS & DÉPARTEMENTS : 3 mois, 9 fr.; 6 mois, 18 fr.; un an, 36 fr.

ÉTRANGER : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale :
3 mois, 11 francs; 6 mois, 22 francs; un an, 44 francs



LES PRÉPARATIFS MILITAIRES DE LA GRÈCE

INFANTRIE MANŒVRANT DEVANT LES RUINES DU TEMPLE DE JUPITER OLYMPIEN

Croquis d'après nature de M. Pompon, notre correspondant.



ENCORE Decazeville! Toujours Decazeville! La « question Dudlay » est peu de chose à côté de cette grave complication. Qu'est-ce qu'un fêtu dans un orage? Vraiment, vraiment la période est noire.

Les fous se mettent à tirer des coups de pistolet à travers la Chambre des députés comme si les propositions saugrenues de nos honorables n'étaient pas des coups de pistolet suffisants. L'opinion étant inquiète, les facétieux ne trouvent rien de plus pratique, pour tout remède, que de proposer l'expulsion des princes et le prince Napoléon s'amuse à embrouiller les cartes en disant :

— On peut expulser le voisin, mais, moi, ce serait parfaitement injuste!

Pendant ce temps, la police galope vainement sur les talons des meurtriers en fuite; les crieurs de gazettes font entendre par les boulevards l'écho d'un scandale par jour, Mlle Sarah Bernhardt malade, la romance d'Ophélie, et M. Ruel, propriétaire du grand bazar de l'Hôtel de Ville, est accusé tout haut d'affamer les ouvriers français en achetant en Allemagne ses articles de pacotille et sa bijouterie en doublé.

— Demandez la grande trahison de M. Ruel!

C'est à en perdre la tête et si l'on veut se reposer en écoutant quelque musique calmante et suave, ding, ding, dong, boum, bim, bung, écoutez : c'est le *Chant de la Cloche* de M. d'Indy, que fait exécuter solennellement l'autorité préfectorale et soudain une migraine atroce, une épouvantable migraine, — la *migraine wagnérienne* — s'abat sur les malheureux auditeurs. J'ai entendu ce *Chant de la Cloche*. Ah! mes pauvres oreilles! Le moindre turlututu du vieil Auber m'eût paru doux comme un chant d'oiseau et frais comme une jatte de lait au milieu de ce solennel charivari.

Les conseillers municipaux, invités pour la circonstance, roulaient des prunelles visiblement effarées. C'était la vengeance d'Arago, de ce pauvre et grand François Arago, dont le conseil municipal de Paris n'a point voulu célébrer le centenaire parce que l'astronome, paraît-il, n'était qu'un vil réactionnaire. Je croyais qu'Arago avait été de ceux qui, en 1848, essayèrent de fonder la République. Je me trompais. Ce grand homme n'est, aux yeux plébéiens de M. Joffrin, qu'un bourgeois, un odieux bourgeois embourgeoisé, et l'on sait ce que signifie ce terme d'absolu mépris sur les lèvres d'un représentant du quatrième état. Le quatrième état c'est, entre parenthèse, l'avènement des ouvriers; mais les ouvriers qui s'occupent de politique et qui, par conséquent, ne travaillent qu'à leurs moments perdus étant seuls à rêver le gouvernement futur, il s'en suit qu'on peut poser en axiome :

« Le quatrième état, c'est l'avènement des gens sans état. »

Tous ces troubles, grands et petits, n'empêchent ni Paris de s'amuser ni les théâtres de s'emplier. Un journal belge, qui a de l'esprit, quoique ce ne soit pas de l'esprit parisien, un petit journal de Liège a trouvé le moyen, l'autre jour, (un moyen fantaisiste) de faire regorger de spectateurs toutes les salles de spectacle en assignant à chaque catégorie de gens des places en harmonie avec leur position sociale. Et cette plaisanterie d'almanach (d'almanach liégeois) court pour le moment les journaux de province. Je la signale d'ailleurs aux directeurs parisiens qui se peuvent trouver dans l'embarras et qui voudraient facilement remplir leurs salles.

Il s'auraient de la sorte, qu'à placer :

Les magistrats au parquet;
Les Académiciens aux fauteuils;
Les canotiers sur la scène;
Les douaniers à la régie;
Les jardiniers au parterre;
Les perruquiers dans les frises;
Les cardeurs aux secondes;
Les concierges dans les loges;
Les maîtres nageurs dans les baignoires;
Les orateurs au balcon;
Les femmes potelées aux avant-scène.
Les dévots au paradis;
Les cocottes au poulailler;
Et les médecins à l'amphithéâtre.

Je vous demande pardon pour l'auteur de cet es-

prit facile. Le moyen est peut-être pratique et, dans tous les cas, il est jovial.

~ Du reste, tous les moyens sont bons pour arriver au but. J'entre hier chez Mme de C... et je la trouve toute en gaieté.

— Eh! qu'avez-vous donc, comtesse?

Elle riait toujours.

— Figurez-vous, mon cher, l'invitation la plus drôle, la plus inattendue, la plus curieuse, la plus originale, la plus incroyable... Vous avez lu Mme de Sévigné?

— Autrefois.

— Je passe donc les épithètes. Eh bien, tenez, lisez ceci maintenant!

Et elle me tendait une carte, lithographiée en caractères gothiques, avec cachet de cire au coin — une carte d'invitation — qui disait :

« Madame *** (ici le nom de la couturière) prie Madame *** de lui faire l'honneur de visiter ses salons ouverts de 9 heures du soir à une heure du matin, à l'occasion de l'exposition d'une robe inédite soumise à l'appréciation bienveillante de nos aimables clientes. »

Et au bas :

— Le piano sera tenu par M. X...

Autant dire : *On dansera!* — On dansera autour de la robe inédite! Ou encore on circulera dévotement devant la toilette nouvelle pendant que la musique ajoutera à cette exhibition ses accords mélodieux! Une soirée donnée pour lancer une robe! M. Munkaczky fait école chez les couturières, et la comtesse de C... avait cent fois raison de beaucoup rire. On n'a jamais vu cela. Les *Derniers moments de Mozart* du peintre hongrois et la toilette de soirée de Mme ***, exposés à dix ou douze jours de distance, c'est l'avènement d'un cinquième Etat, celui de la grosse caisse.

— J'ai grande envie d'aller à cette soirée de couturiers! me disait la comtesse. Je suis si curieuse!

Le temps n'est pas loin où les littérateurs donneront des soupers à l'occasion de la mise en vente de leurs volumes, et où les auteurs dramatiques inviteront à des lectures de manuscrits agrémentés d'orchestres invisibles. Tout, pourvu que ces musiques n'exécutent pas le *Chant de la cloche!*

~ Le monde savant s'est beaucoup ému de la maladie du vénérable M. Chevreul qui, atteint d'une bronchite, va mieux à l'heure où j'écris. Mais il a plus qu'une bronchite, le grand et vaillant vieillard. Au mois d'août prochain, il aura cent ans. Un siècle, c'est plus qu'un rhume. Les Angevins, qui sont si fiers de leur compatriote, criblent de fleurs, depuis quelques jours, le plus vieil étudiant de France. Lui est souriant, calme, aimable, toujours le même. On doit, le jour où il aura cent ans, célébrer son anniversaire. 1886 chantera 1786. Oui, quand on pense que Chevreul avait trois ans le jour où l'on prit la Bastille! Il vous parle de Napoléon I^{er} comme nous parlerions de Louis-Philippe.

C'est lui qui disait un soir, à l'auteur du *Voyage de M. Perrichon* :

— Monsieur Labiche, j'adore le théâtre, mais je n'y suis pas allé depuis Talma!

Ah! que je voudrais voir ce centenaire fêté par tous les savants du monde et M. Chevreul assistant à sa propre apothéose. Ce serait inoubliable, et nous honorerions, cette fois, non plus un grand homme couché ou tombé, mais un homme debout.

Et, à ce propos, on a vraiment quelque peine à honorer les morts sans blesser les vivants. Si les journaux, même hebdomadaires, ne s'envoient pas si vite, je prierais mes lecteurs de vouloir bien reprendre notre dernier *courrier* et relire ce que je disais du très regretté Prosper Giquel. Je voulais le saluer d'un dernier adieu, comme un tel homme méritait de l'être et je me suis rappelé une conversation charmante de cet homme de dévouement et de tact nous racontant pittoresquement ses souvenirs de Chine, disant aux dames comment on salue en Chinois, et évoquant ses impressions d'autrefois. Je lui ai fait dire (on ne devrait pas, il est vrai, faire parler les morts) que dans la construction de l'arsenal de Fou-Tcheou il avait employé de farouches échappés des journées de mai 1871, bientôt disciplinés par lui et domptés par sa fermeté courtoise. Là-dessus, d'anciens collaborateurs de l'ingénieur ont protesté : aucun *communard*, n'a fait partie du personnel de Fou-Tcheou. J'ai irrité, sans le vouloir, des gens que je ne connaissais point et éveillé des susceptibilités que je ne soupçonnais guère. Quoi qu'il en soit, comme il s'agissait de la mémoire d'un homme éminent et d'un

patriote rare que je regrette, je partage l'émotion des collaborateurs de Giquel.

La vérité est que j'aurai confondu le recrutement des constructeurs de Fou-Tcheou avec l'entrée de quelques épaves de nos guerres civiles dans les rangs de l'armée chinoise, mais quant à la transformation qu'opère l'uniforme sur l'homme et le sentiment du devoir sur l'être un peu fauve, quant à ces remarques philosophiques sur la nature humaine, appuyées par des exemples, j'entends encore Prosper Giquel nous les expliquer, nous les exprimer avec une rare éloquence. J'ai pu me tromper sur le fait, mais je rapportais, en l'attribuant à l'Arsenal, un renseignement beaucoup moins spécial et dans tous les cas, ce que j'entendais faire, c'était, je le répète, rendre un hommage à une mémoire honorée. Peu de gens s'y sont trompés et M. Giquel s'y fut trompé moins que personne. Il eût compris que le respect revêt toutes les formes. Il avait infiniment de bonté et d'esprit.

~ Nous serions en Angleterre, je vous parlais d'un artiste des plus originaux — Randolph Caldecott, — qui vient de mourir. Pour peu que vous ayez de petits amis à amuser vous connaissez les intéressants albums du jeune peintre, entr'autres les aventures de John Gilpin. M. Caldecott était une sorte de Topfer plus fantaisiste. Il jouissait dans son pays d'une popularité égale à celle de Kate Greenaway, dont le nom est beaucoup plus connu en France. Les modes de Kate Greenaway sont presque adoptées par nos petites Françaises, tandis que la renommée de Caldecott est fort peu bruyante chez nous. Ce dessinateur d'un talent si imprévu et si rare était un homme charmant, jeune encore (il meurt à quarante ans) et condamné depuis plusieurs années. Maigre, toussant, l'œil embrasé, on devinait bien vite, en le voyant, le phthisique. Un de ses compatriotes nous disait :

— Dépêchez-vous de l'admirer. Il ne gênera pas longtemps ses contemporains!

Caldecott voyageait beaucoup. Il laisse des notes au crayon sur l'Amérique et les mœurs américaines, absolument comme Mme Lee Childe, cette femme charmante, écrivain distingué, qui vient de mourir à Paris, laisse des souvenirs de voyages qui seront publiés quelque jour. Nous connaissons un certain nombre de pages de Mme Lee Childe. Les paysages du Caire, dans la *Revue des Deux-Mondes*, nous avaient charmés par une lumineuse couleur et une précision pittoresque. Elle avait un salon choisi, un de ces salons où l'on parle la pure causerie française, si je puis dire, et dont on ne parle point dans les journaux. Née Blanche de Triqueti, Mme Lee Childe n'avait rien du bas-bleu ni de la pédante. Laisant les revendications aux ambitieuses Hubertine Auclerc qui demandent à faire partie des *commissions* de l'exposition de 1889 (il y a des Hubertine Auclerc dans toutes les classes de la société) elle ne réclamait pour la femme que le droit au dévouement. Elle fut le modèle achevé de la femme du monde et si l'on parla quelquefois de ses œuvres, qui furent supérieures et rares, on ne dit mot jamais de ses bonnes œuvres qui furent nombreuses.

~ Décidément tout est aux musiciens par le temps qui court. Je vous disais récemment : « La mode est aux déjeuners. On ne dine plus, on déjeune. » Mais pour être tout à fait dans le ton, dans le goût du jour, il faut déjeûner en musique. Sans musique pas de bon repas. Et pourtant, à quoi servent les violons sinon à être payés? Si on les écoute, on ne cause pas, ce qui rend le déjeûner froid; si on cause, on ne les entend point, ce qui les rend inutiles. « La musique, disait Gautier, est le moins nécessaire de tous les bruits. » Ce qui condamne, du reste, les déjeuners avec musique, c'est que la musique, nous disent les grands maîtres des cérémonies, doit être douce et éloignée. Autant dire qu'elle doit être à peine perceptible.

Rapprochée, elle couperait l'appétit. Le *Chant de la Cloche* serait capable de causer des indigestions.

Seulement, réfléchissez : expositions de tableaux avec musique, de robes inédites avec orgue et piano, déjeuners à grand et petit orchestre. Ce n'est plus ni l'âge de fer, ni l'âge d'argent, ni l'âge de carton — c'est l'âge des musiciens! Et c'est peut-être parce qu'on traverse une crise d'harmonie qu'en politique et en art et en toutes choses on s'entend si peu.

On entend tant de cloches qu'on ne perçoit aucun son. La philosophie pratique est peut-être tout simplement de se boucher les oreilles.

RASTIGNAC.

LES ATELIERS DE PEINTRES

M. PHILIPPE ROUSSEAU



CERTAINS quartiers de Paris ont, comme les hommes, une jeunesse, un âge mûr, une vieillesse. Comme eux ils connaissent de bons et de mauvais jours. Ils possèdent une existence propre, très distincte, très personnelle. Ils se tiennent pour ainsi dire à l'écart de la grande ville dont ils ne suivent ni les modes, ni les caprices, ni les manies. Ils regardent passer le tourbillon sans s'y mêler, impassibles, indifférents encore plus qu'étonnés.

L'Avenue Frochot est un des rares coins de Paris qui ait conservé son aspect primitif. Elle rappelle un passé bien près et cependant déjà bien loin de nous.

On est presque étonné en franchissant la grille de ne pas rencontrer un rapin chevelu à pantalon à carreaux et à gilet écarlate et de ne pas se heurter contre un élégant dandy à la haute cravate de satin, à la redingote pincée, au manteau négligemment jeté sur l'épaule — Cabrion allant chez Chasseriau ou Brummel sortant de chez Alfred de Dreux.

Les petites maisons moins hôtels que cottages, les grands arbres, la verdure touffue, l'architecture spéciale, l'allée avec son allure de parc, tout contribue à rappeler aux passants une horloge arrêtée dont on croit entendre encore le tic-tac.

Barbey d'Aurevilly devrait habiter là.

Pendant qu'un vent de révolution, soufflant sur les rues Bréda, Saint-Georges et de Laval, en chassait la courtisane fastueuse, le bohème de génie et l'artiste arrivé; pendant que les entresols galants situés dans cette région étaient loués par des familles bourgeoises; que Dinochau, le restaurateur des lettres, fermait boutique rue Navarin et que les peintres achetaient des terrains pour construire des hôtels dans les nouveaux quartiers, l'avenue Frochot, elle, gardait ses habitudes et laissait rouler vers le boulevard Maiesherbes et l'avenue de Villiers les voitures de déménagement dont elle n'écouait même pas le bruit lointain des roues sur le pavé.

C'est dans cet oasis parisien qu'habite Philippe Rousseau, au milieu de cette colonie qui fleurit à pleines narines, à côté de MM. Stevens, Merwart, Vidal et Herman-Léon, à deux pas de l'ancienne demeure d'Isabey, qu'habite Luminais, presque en face de l'hôtel où Roger donna des fêtes légendaires.

Je frappe.

— Entrez.

Et l'artiste vient au-devant de moi, avec cette cordialité aimable, cette bonhomie sincère qui brisent dans une seule poignée de main la glace de la première entrevue.

Coiffé d'un feutre râpé, vêtu d'un veston de drap taché de couleurs, en pantoufles, Philippe Rousseau est la simplicité même. Type sympathique d'une génération de peintres qui s'en va.

Son atelier n'est ni un boudoir, ni un salon, ni même un musée de curiosités. Il est fait pour le travail et rien de plus. Il ne ment pas d'ailleurs à cette promesse, car le vieil animalier est fort et robuste, malgré l'état momentanément maladif dont il se plaint. C'est un bûcheur infatigable. Tous les jours régulièrement, avec la fougue et la passion d'un jeune homme, il vient de la place Bréda où il habite, s'enfermer, avenue Frochot, avec ses brosses et sa palette.

Tout en causant avec moi et en fumant sa pipe, l'artiste se remet à son tableau du prochain salon : *Symphonie des fromages*, vigoureuse toile, peinte en pleine pâte, avec cette solidité et cette vigueur de tons qui sont les grandes qualités du maître. Côte à côte, dans une promiscuité de hasard, sont rangés le Cantal à la structure populaire, le Brie velouté, le mondain Camembert, le Chester à la raideur anglaise, le Gruyère avec ses yeux qui pleurent, le Hollande à l'éclatante carapace, le Roquefort aux verdissants méplats, les Bondons

... vautrés comme des hommes saouls,
Coulant sur leurs clayons de paille.

Il faudrait avoir la plume audacieuse et puissante de l'auteur du *Ventre de Paris* pour rendre l'attitude grave ou abandonnée de ces modèles qui posent ainsi dans un recueillement plein de résignation. Quelques uns pourtant ont protesté à leur manière contre le rôle nouveau pour eux qu'on leur imposait. Plusieurs fois le Brie s'est laissé aller au dé-

couragement, et le Hollande furieux de voir sa rubiconde jeunesse se faner loin d'un milieu gastronomique digne de lui a verdi de rage. Il a fallu remplacer ces deux premiers sujets.

Bien éclairées par le vaste châssis de l'atelier, j'admire à mon aise deux toiles de mon hôte, toiles dont l'une est la *Sortie du chenil* et l'autre, une nature morte, a figuré au Salon dernier : c'est une grosse briochette, un rafraichissoir bleu et une bouteille de Champagne...

Le rafraichissoir en vernis Martin, qui a servi de modèle au tableau, se trouve en compagnie de deux autres plus petits, posé sur un beau bahut hollandais en chêne qui a appartenu à Diaz, et que vous pouvez voir au fond du dessin de mon ami Edmond Yon.

Cà et là, des pots de grès, des Chine de la famille vase, des faïences de Nevers, des vieux Rouen. Un fusil de chasse du XVIII^e siècle aux fines incrustations d'acier et d'argent. Une esquisse de Marchal. Une mâle nature morte de Chardin, non loin d'une gravure de Vermeulen d'après Van Dyck. Une collection d'oiseaux empaillés qui font penser à l'atelier de Giacomelli. Sous un miroir Louis XVI, en bois doré, et près d'une assez belle verdure, un piano.

— Vous êtes musicien, monsieur Rousseau?

— Non, mais j'adore la musique. Herman Léon et Taskin me font quelquefois la surprise de venir en faire chez moi, et je leur dois ainsi des heures exquises. J'étais prédestiné à être atteint de cette passion-là d'ailleurs, c'était inévitable, car je suis le fils d'un ténor célèbre de l'Opéra-Comique, de Philippe, qui créa *Richard-Cœur-de-Lion*.

— Et vous n'avez pas eu l'idée d'apprendre un instrument ou l'harmonie? Vous n'avez jamais été talonné par le désir d'entrer au Conservatoire?

— La peinture a toujours été mon idée fixe. A quatorze ans, ma mère me mit chez Garneray, le peintre de marine, qui fut prisonnier des Anglais et écrivit d'intéressants mémoires sur les *Pontons*. Mais de Clichy, où nous demeurions, à la rue Hauteville, la route était longue et hérissée de tentantes distractions pour un gamin de mon âge. Je flânais pas mal et j'arrivais souvent en retard chez le patron, qui s'empressait d'ailleurs de m'envoyer à l'imprimerie porter les lourdes planches de cuivre qu'il avait gravées.

— Ce métier de commissionnaire ne devait pas beaucoup aider à vos progrès.

— Au bout de deux ans, j'avais si peu dessiné, que ma mère me retira de chez Garneray et me confia à Victor Bertin, un brave homme s'il en fut, mais qui avait d'étranges idées en art et qui résista longtemps à mon désir de peindre. Chez lui, je me mis en tout cas sérieusement au travail.

Ma première toile — la copie d'une étude représentant le *château de la reine Blanche* — marqua dans ma vie. Je reçus à ce sujet de mon maître ce conseil, que j'ai appliqué constamment et dont je me suis toujours bien trouvé : Dans le bleu du ciel, il faut mettre de la laque le matin, du brun rouge à midi, et du vermillon le soir.

— Etes-vous resté longtemps avant de vous attaquer directement à la nature?

— Dame, vous savez, à cette époque, la nature effrayait un peu. On l'arrangeait, on l'ennoblissait et l'atelier était plus propice à cette cuisine-là que le plein air.

— On appelait cela faire du style.

— Subissant, toutefois, l'influence de Vattelet, qu'on traitait alors de révolutionnaire avec ses moulins et ses feuilles mortes tombant dans une chute d'eau, je quittai Bertin et j'entrai chez Léopold Leprince.

— Le frère de l'auteur du *Marché d'Nonfleur*?

— Justement. Mon nouveau patron se montra très désireux de me faire faire assez de progrès pour me mettre à même de gagner quelque argent. Je ne lui avais pas dissimulé la situation précaire de ma mère et il avait compris avec beaucoup de délicatesse, qu'il était pour moi indispensable de vivre avec mes pinceaux. Au bout de quelques mois, je pris une résolution énergique. Afin de ne pas perdre de temps en allées et venues toujours longues et souvent coûteuses, je quittai Clichy, une vraie province, malgré la résistance de ma mère, et je vins habiter Paris, avec l'intention bien arrêtée de subvenir seul à mon existence.

— Un véritable coup de tête qui a dû vous apprendre à manger la vache enragée!

— Oh! nous ne ressemblions pas à la jeunesse actuelle. Nous n'avions pas lu Shopenhauer. Mes

vingt ans chantaient dans le cœur le refrain joyeux des illusions roses et je vous assure que nous acceptions gaiement les jours les plus sombres.

Je m'installai rue de Valois, au sixième étage, dans une petite chambre meublée. Elle me coûtait quinze francs par mois. Inutile de dire que j'y étais gelé l'hiver et grillé l'été. J'exécutais des copies au Louvre que je vendais avec beaucoup de peine sur le quai Malaquais, pour dix francs et plus souvent encore pour trois francs. Par des connaissances et des amis, je trouvais aussi quelquefois de vieux portraits de famille à revernir ou à retoucher. Plus tard, la maison Sallendrouze me commanda des paysages d'après Coignet pour des dessus de table en toile cirée. Elle me les payait trois francs cinquante et j'en abatais deux par jour.

— Vous ne deviez plus trouver le temps de travailler pour vous.

— Mais si, je n'abandonnais pas pour cela le paysage en chambre, car en 1834 je peignis, de souvenir, un *Marais en Normandie* que j'envoyai au Salon et qui fut reçu. C'est là mon premier succès. Comme vous voyez, il m'a causé une vive impression puisqu'à cinquante-deux ans de distance, je me rappelle encore cette date mémorable.

— Les premiers lauriers ont un parfum capiteux qu'on n'oublie guère.

— Après un voyage que j'entrepris, sac au dos, en Normandie et en Bretagne avec mon ami Chandelier et Leconte de Lisle, l'académicien d'hier, dont je fis, par le plus curieux des hasards, connaissance à Dinan, j'entrai au panorama de Langlois à raison de six francs par jour.

— Deux francs de moins que le salaire actuel d'un maçon.

— Une invitation que je reçus du marquis de Boisguilbert arrêta le cours de ces lucratifs travaux. Je repartis en Normandie, et je peignis entre autres choses, chez mon aimable hôte, une poule noire pendue par la patte. Je l'envoyai au Salon où elle fut acceptée. A partir de ce moment, je ne fis plus que des animaux vivants et des natures mortes.

— Et maintenant, voici vos chênes, vos hêtres, vos fresnes, vos noyers, vos haies, vos prairies, ajoutai-je en désignant une adorable collection de mignons modèles d'animaux sculptés par Fremiet, Cain et Mène, et alignés sur une étagère algérienne.

— Pas tout à fait, répondit l'artiste en souriant, car je ne risque plus le paysage en chambre et ce petit monde en plâtre ne me suffit pas plus que ce singe empaillé qui se carre dans un fauteuil. Non, je ne puis me passer de la nature et, sans elle, je me sens impuissant à rendre quoi que ce soit.

— Vous professez, je le vois, les mêmes théories que Chardin, dont j'aperçois là-bas le portrait du Louvre, une bonne copie, ma foi.

— Ah! Chardin, le grand peintre, le merveilleux artiste, le roi des réalistes!

Le jour baissait. Par la large baie, la lumière grise de la rue combattait difficilement l'ombre qui envahissait déjà les coins de l'atelier et qui éteignait les couleurs crues du tapis de Smyrne. Je m'étais levé et, en jetant un dernier coup d'œil à la vitrine où m'avait attiré une ravissante Musette Louis XV, je remarquai, sous un cadre, une lettre de Decamp renfermant d'intéressants conseils techniques sur un tableau que M. Philippe Rousseau avait montré au célèbre orientaliste.

— Je sais que vous possédez une autre lettre de Decamp, fis-je au peintre. Dans cette lettre, il vous remercie des soins que vous avez donnés à sa vente et des quelques retouches que vous avez même faites à cette occasion à certains de ses tableaux. Me permettez-vous de la copier?

— A quoi bon? Ne me mettez pas trop en avant. Si vous désirez m'être agréable, parlez de Chardin dont vous avez cité le nom tout à l'heure. C'est mon vrai maître celui-là et l'on ne prononcera jamais d'éloges assez enthousiastes sur ce dédaigné qu'on connaît et qu'on admire sincèrement depuis si peu de temps. Et cependant Chardin est une des plus pures gloires non seulement de la France, mais de l'Art entier.

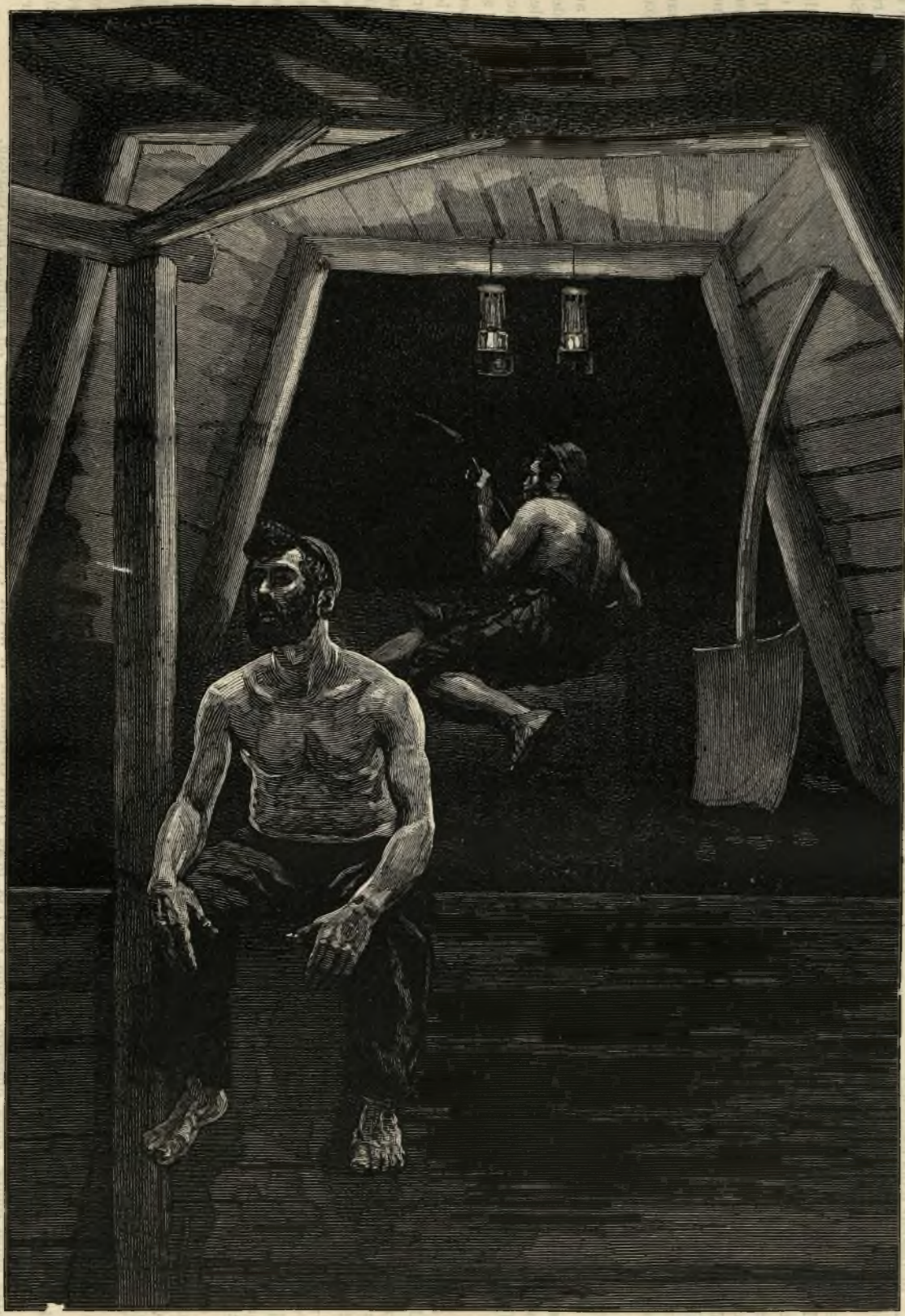
Les toiles si sincères et si vivantes de M. Philippe Rousseau valent mieux que ma plume pour faire comprendre l'élévation d'un genre et d'un talent que personne ne cherche à discuter, ni à contester.

J'espère que mon trop modeste interlocuteur de l'autre jour me pardonnera, présenté de la sorte, le témoignage que je rends à sa haute valeur.

PAUL EUDEL.



LES MINES ET LES MINEURS. — LA MACHINE D'EXTRACTION



LES PIQUEURS



LE DOYEN DE LA MINE

LES MINES ET LES MINEURS

LE BARON DE SORJAC

(Suite).



'EST dommage, reprit Jules, l'affaire eût été bientôt faite; Mlle Sidonie s'est montrée toujours fort difficile et son père, par égoïsme, la laissera coiffer Sainte-Catherine, — sans beaucoup s'occuper de lui trouver un mari; — mais toi, mon ami, on t'aurait accepté sans conteste, j'en réponds... Quel dommage! quelle belle chasse auraient faite Sorjac et d'Estourac réunis! car figure-toi que le comte me rend la vie dure sous ce rapport. Je n'ose pas toujours entrer sur ses terres, dans ses vignes surtout; il ne dit rien, mais je sais que cela le fait grogner... tandis qu'avec toi!... Enfin, puisque cela ne se peut, n'en parlons plus! Inutile de te dire qu'il n'en a été nullement question avec le comte... cette idée nous était venue à tous les trois en famille et c'est Marie qui l'a eue la première.

— Je ne sais si c'est moi, dit Marie, mais j'ai toujours pensé ce que M. du Haget vient de nous dire et, avant de lui faire une pareille ouverture, j'aurais voulu m'assurer de ses sentiments... Je vous demande pardon pour Jules, monsieur, et pour nous, s'il a porté une main aussi brutale sur des souvenirs chers et douloureux.

La main dégantée de Marie éclatait de blancheur au clair de la lune; Arthur la pressa doucement.

— Merci, madame, de m'avoir compris, dit-il d'une voix émue, mais je n'ai rien à vous pardonner; ce que vous aviez projeté, ce que Jules m'a dit ne font que me prouver votre affection par votre désir à tous de me voir devenir votre voisin.

— Et moi, dit Jules, je vois bien que j'ai encore dit une bêtise, puisque je t'ai causé du chagrin. Pardonne-moi, mon ami! Cela eût été pourtant bien agréable pour nous! et c'est grand dommage que...

— Mais taisez-vous donc! dit à son tour Mme de Méjan; vous voyez bien que l'on parle de sentiments étrangers à votre esprit matériel.

— Tiens! je croyais le vôtre parti à cheval sur un rayon de la lune!... Vous me faites penser que je meurs de soif, à force de parler, et que nous pourrions bien prendre une tasse de thé, avant de nous coucher... justement nous arrivons!

La masse sombre du château de Sorjac se dessinait au sommet du coteau; — les fenêtres d'un des pavillons étaient éclairées.

— Ah! mon Dieu! s'écria Jules en riant; ce pauvre capitaine! que nous avons laissé souper tout seul et auquel aucun de nous n'a pensé, si ce n'est vous peut-être, madame de Méjan? — C'est lui qui n'a pas dû être content!... Que diable peut-il faire au lieu de dormir?

On était arrivé; Mme de Méjan alla donner ses ordres pour le thé; Jules monta pour appeler le capitaine; mais celui-ci lui répondit à travers la porte, d'un ton assez maussade, qu'il était un peu souffrant et qu'il venait de se mettre au lit.

Arthur et la baronne, laissés seuls au salon, restèrent muets et embarrassés; mais ils ne se comprenaient que trop, et leurs cœurs se parlaient dans ce silence plus éloquent et plus dangereux que toute parole.

C'est en vain qu'Arthur, rentré dans sa chambre, essaya de réagir contre lui-même et de se réfugier dans les souvenirs que l'étourderie de Jules avait évoqués un instant. Comme les feuilles mortes que le vent soulève et qui retombent soudain, ainsi s'élevaient, en sa pensée, pour retomber et s'évanouir, les chères images d'autrefois.

Et puis la nature humaine, refoulée pendant deux ans, par une douleur qu'il avait crue éternelle, la bête, hélas! reprenait ses droits, et Arthur n'aurait su dire quels étaient le plus troublés en lui, ou de son cœur qu'il sentait lui échapper, ou de ses sens, qui se révoltaient devant la séduisante vision de Marie de Sorjac.

Il ne put dormir; il quitta son lit et vint s'accouder à la fenêtre; mais ces heures mystérieuses où, sous le ciel étoilé, dans les murmures confus qui montent des bois et de la plaine, la terre semble chanter à la nuit l'hymne de l'éternel amour, sont troublantes entre toutes, elles énervent l'âme en

excitant le système nerveux, et ce n'est pas à elles qu'il faut demander l'apaisement et l'oubli.

Mme de Sorjac, de son côté, ne trouva pas des moments plus tranquilles.

Après une longue insomnie, pendant laquelle ses efforts pour dommer ses nouvelles sensations ne firent que les rendre plus profondes, elle vint aussi à sa fenêtre ouverte demander en vain à l'air et au silence de la nuit de rafraîchir son front brûlant et de calmer son cœur troublé.

Arthur entendit s'ouvrir une fenêtre presque en face de la sienne, il entrevit une forme blanche et des épaules nues, et avant qu'il eût le temps de se retirer, le regard de Marie et le sien se rencontrèrent aux rayons de la pleine lune qui brillait sur leurs têtes.

Ce fut comme un aveu mutuel : honteux et confus, tous les deux se retirèrent rapidement.

— Je partirai demain, murmura Arthur en se jetant sur son lit.

— Ah! malheureuse! disait Marie de Sorjac, pourquoi est-il venu?... Mais que dis-je? il me sauve!... J'allais me perdre, peut-être, je m'ennuyais tant!...

Le capitaine Duval ne dormait pas plus qu'eux : il avait trouvé porte de bois au château, en y revenant le soir, après le départ de l'instituteur, son oncle, et sa susceptibilité ombrageuse se trouvait vivement excitée par ce sans-çaçon avec lequel on le traitait, alors surtout qu'il croyait son retour impatiemment désiré par Mme de Sorjac.

Lassé d'attendre, il remonta dans sa chambre de très méchante humeur :

— Voilà comme on me traite, se disait-il, on part sans m'avertir, on me laisse seul, alors qu'on m'avait dit de revenir... Je ne suis pas de leur monde!... Je ne compte pas!... Pauvre sot! qui m'imaginait être aimé de cette baronne!... Comme elle faisait la coquette ce matin avec Arthur!... Pardon! avec M. le vicomte!... et lui, comme il la regardait tendrement!... Est-ce qu'il est ici pour longtemps, ce gentilhomme de malheur?... Ah! cette caste! cette caste!...

Au milieu de la nuit, le capitaine, voisin de chambre de M. du Haget, entendit celui-ci s'agiter et marcher, puis ouvrir la fenêtre.

Cela l'intrigua... Il ne pouvait voir Arthur sans ouvrir lui-même la sienne et dénoncer ainsi sa présence; mais il écarta discrètement ses rideaux. A sa droite, il le savait bien, était également la chambre de Mme de Sorjac, située au même étage et dans le corps de logis du château, dont ils occupaient un des pavillons.

Bientôt, il vit Marie apparaître languissante et pâlie, il saisit le regard chargé d'amour qu'elle leva sur Arthur et comme elle disparut aussitôt et en même temps qu'il entendit son voisin refermer et rentrer, il crut, en sa jalousie naissante, avoir surpris un signal convenu pour un rendez-vous.

— Ah! ils s'aiment, se dit-il, je m'en suis douté tout de suite... La trompeuse!... comme elle s'est jouée de moi!... et cet imbécile de Jules qui ne voit rien!... Heureusement je suis là!... quatre pouces de fer dans le ventre ou une balle dans la tête le délivreront de ce vicomte impertinent, de ce faux ami!... Je saurai bien trouver un prétexte... du moins s'il se bat, ce gentilhomme!

Si maintenant nous entrons chez Jules de Sorjac, nous le trouverons ayant allumé son septième panatella, et après avoir rempli de focking un petit verre de Bohême, parlant à demi-voix, tout en procédant à sa toilette de nuit. Un sourire triste et doux errait sur ses lèvres et mettait une expression de mélancolie, presque de souffrance, étrange à voir sur cette figure ordinairement illuminée par une perpétuelle bonne humeur.

— Tout bien considéré, se disait-il, je ne crois pas avoir eu tort de mander Arthur... j'étais pourtant loin de prévoir que cela dût prendre cette tournure... et peut-être le remède sera-t-il pire que le mal et le médecin plus dangereux que la maladie. Dans tous les cas, le capitaine me paraît un homme à la mer et Marie s'en soucie maintenant comme de son dernier chiffon... Ce pauvre Paulet, malgré ses croix et son quadruple galon, habitera toujours dans la peau d'un croquant... Il m'eût été dur d'être

trompé pour ce pied-plat, ou d'en venir à une escandale, dans laquelle mon honneur de mari et la réputation de Mme de Sorjac auraient toujours laissé pied ou aile... J'ai voulu opérer une diversion, — cependant pas dans ce sens, et je trouve qu'elle a été bien prompte!... Enfin, s'il est dans ma destinée d'être trompé, j'aime mieux que le vicomte... Mais non, je connais Arthur, il est, lui, un de ces hommes pour qui l'honneur, la loyauté, l'amitié ne sont pas de vains mots... il fuira et nous ne le verrons plus; il m'aura sauvé et Marie aussi, l'imprudente enfant! Mais à quel prix, grand Dieu!... elle l'aimera! et lui aussi l'aimera peut-être!... Qu'ils étaient émus l'un près de l'autre, hier soir!... Arthur, mon vieil ami, comme je vais commencer à te détester!... Ah Marie! Marie! pourquoi n'avez-vous pas voulu m'aimer?...

Et une petite larme, qui tremblait dans l'œil de Jules, se détacha et roula le long de sa joue.

M. de Sorjac, comme on voit, n'était pas aussi bête que le pensait le capitaine, ni aussi enfoncé dans la matière que le disait sa belle-mère.

Mais bien qu'ami de ses aises, c'était, quand il fallait, un cœur vaillant et une nature énergique. Il réagit donc promptement et, humant la dernière goutte du nectar hollandais, il se mit au lit, où il ne tarda pas à s'endormir du sommeil des grands capitaines avant la bataille.

IV

Jules de Sorjac aurait été plus dans la vérité de la situation, s'il eût dit : — « Ah! Marie, pourquoi n'ai-je pas su me faire aimer de vous? »

Quand, il y a cinq ans, il épousa Mlle de Méjan, il en était fortement épris, et, pour lui, ce fut un mariage d'amour.

Marie avait alors dix-neuf ans; élevée par une institutrice, sous l'œil vigilant de sa mère, elle était peu sortie; ses relations dans le monde s'étaient bornées à des visites de parenté et de voisinage, dans lesquelles son cœur était resté muet.

M. de Sorjac était jeune, il portait un beau nom, il possédait une grande fortune; mais physiquement, quoiqu'il fût plutôt bien que mal, il ne remplissait pas le programme rêvé et voulu par toute demoiselle, même élevée à la campagne. Ajoutez à cela que Marie le connaissait depuis son enfance, qu'elle le rencontrait partout, et qu'enfin, elle s'entendait répéter chaque jour par sa mère que le baron de Sorjac deviendrait son mari.

Voilà des raisons suffisantes pour comprendre comment Mlle de Méjan, heureuse cependant de faire un grand mariage et d'obéir à sa mère, qui avait préparé pour elle cette magnifique situation, n'apporta pas dans l'association conjugale la même passion qu'elle avait inspirée à M. de Sorjac.

Dans ces circonstances, est-il facile à un mari d'obtenir, après le mariage, un amour qu'il n'a pas su faire naître auparavant?

Les uns disent oui, — les autres non.

Toujours est-il que Jules n'y réussit pas, — et au bout de deux ans, pendant lesquels il chercha à deviner, pour les satisfaire, tous les goûts, tous les caprices de sa jeune femme, — voyageant en France et à l'étranger, la produisant dans le monde de sa province et dans le monde parisien, dont sa fortune, sa naissance et ses alliances lui ouvraient toutes les portes, il ne se trouva pas plus avancé que le premier jour, quand il s'était aperçu de n'être pas aimé comme il l'aurait voulu et comme il aimait lui-même.

Il eut tort alors de ne pas comprendre qu'il est des cœurs paresseux qui ne s'éveillent que tardivement. C'est surtout le propre des natures honnêtes et des âmes droites, et telle était Marie de Sorjac. Avec plus de patience pour l'attendre, plus de persévérance pour le provoquer, Jules aurait profité de ce réveil, qui arrive toujours infailliblement et aurait trouvé amour pour amour.

Le malheur voulut de plus que leur union demeurât stérile; un enfant aurait donné gain de cause à M. de Sorjac.

M. de Sorjac abandonna donc la partie en voyant que sa belle indifférente ne montrait de goût particulier pour aucune chose, satisfaite de tout également, contente de voyager comme de demeurer à la ville, ou d'habiter leur château.

Jules aurait préféré lui voir toutes ces fantaisies coûteuses, dans lesquelles les femmes abondent, mais non, elle n'avait pas même de caprices, ni de bouderies, montrant partout et toujours une humeur égale, comme la surface bleue des lacs tranquilles.

— Voulez-vous que nous allions passer l'hiver à Paris ?

— Comme vous voudrez, mon ami.

— Peut-être préféreriez-vous Nice ?

— Comme vous aimerez mieux, Jules.

Et quand il lui apportait une parure nouvelle :

— Ah ! que c'est joli ! et quel merveilleux goût vous avez, mon bon Jules, disait-elle.

Mais tout cela sans élan, sans chaleur et sans ce regard parti de l'âme que le pauvre Jules attendait depuis deux ans.

C'est alors qu'il lui dit un soir :

— Si vous voulez, ma chère Marie, nous irons nous fixer à Soriac ; Paris vous fatigue sans vous plaire, vous ne vous amusez pas davantage dans les stations de bains, soit de mer, soit de terre ; Londres vous est aussi indifférent que Naples et Vienne que Bordeaux. Nous resterons donc à Soriac, c'est votre pays et le mien, nous y sommes aimés et considérés et nous avons assez de fortune pour y arranger notre vie, chacun de nous selon ses goûts. Est-ce votre avis ?

— Maman demeurera-t-elle avec nous, Jules ?

— Certainement, mon amie ; je n'ai jamais eu l'intention de vous séparer de votre mère, je l'aime sincèrement, vous le savez, et votre question m'exprime un doute qui me fait de la peine.

— Je n'ai pas eu l'intention de vous blesser, Jules, et je vous remercie de tout mon cœur, je sais combien vous êtes bon et je suis heureuse de retourner pour toujours à Soriac.

Ils s'installèrent donc à Soriac.

Mme de Méjan s'empara du gouvernement de la maison, ce à quoi elle s'entendait à merveille, car c'était, comme on dit, une maîtresse femme ; Jules garda le département de l'extérieur, c'est-à-dire l'administration de sa grande fortune et Marie n'eut rien à faire.

Au bout de peu de mois, M. de Soriac reprit ses anciens goûts et mena la vie des gentilshommes campagnards de notre temps... La surveillance de ses vastes domaines, l'introduction des nouveaux systèmes d'agriculture, l'essai de ses machines agricoles, les concours régionaux de la province, la pêche, la chasse absorbèrent toutes ses journées. Il se trouvait heureux, malgré le ver rongeur qui parfois le mordait.

— Cela est évident, se disait-il, ma femme n'aura jamais pour moi ce qui s'appelle de l'amour ; cela n'est peut-être pas dans sa nature ; mais, au fond, de quoi ai-je à me plaindre ? Est-ce qu'elle en aime un autre ? Je suis un fou de ne pas me contenter de mon lot ! d'ailleurs, elle n'est pas coquette et, avec un garde-du-corps comme sa mère, je n'ai rien à craindre.

Aussi le baron, revenu à cette bonne humeur et à cet appétit que donnent la vie des champs, la chasse, la santé du corps et la tranquillité de l'esprit, ne parut plus occupé que du côté matériel de l'existence.

Mais il en prit trop à son aise et devint bientôt très peu assidu auprès de ces dames ; certains jours, il ne paraissait qu'aux heures des repas et dans quelle tenue, bon Dieu ! lui autrefois si correct !

Marie y aurait fait peu d'attention pour elle-même. Mais Mme de Méjan, des marquis de Loupiac de Fontroche, était à cheval sur l'étiquette et s'en montra choquée, à cause de sa fille, disait-elle.

Cette double négligence de M. de Soriac amena quelques escarmouches où Marie finissait toujours par prendre le parti de sa mère ; le bon Jules cédait la plupart du temps, pour ne pas contrarier sa femme ; mais celle-ci commença à en concevoir de légères irritations et des accès de dépit qui étonnèrent Jules.

Il ne sut pas exploiter à son profit ce changement d'humeur, avant-coureur peut-être du réveil de ce cœur encore endormi. — Mais, amoureux comme au premier jour, il s'exagéra ces petites discussions,

dont le contre-coup ne tarda pas à se faire ressentir dans la chambre nuptiale.

La seconde année de leur retour au château ne s'était pas écoulée, que M. et Mme de Soriac, toujours parfaits, cependant, et affectueux l'un pour l'autre, étaient séparés comme époux. Cette situation paraissait ne pas contrarier Mme de Soriac, et si elle gênait le baron, il était trop galant homme pour en demander la cessation à l'accomplissement d'un devoir de la part de sa femme et pour invoquer ses propres droits.

Un ennui profond s'empara bientôt de Mme de Soriac et, naturellement, elle le mit au passif de son mari avec les tristesses et les agacements qui l'accompagnèrent.

Jules, voulant combattre ce nouvel ennemi, ne sut que proposer de nouveaux voyages, qui furent rejetés. Marie ne voulait pas quitter sa mère ; elle ne trouvait rien de fatigant comme cette vie vagabonde en dehors de toutes ses habitudes et éloignée de ce calme qui, s'il n'était pas le bonheur, en est du moins l'image ; la phrase était de Mme de Méjan.

C'est sur ces entrefaites que Jules reçut une lettre du capitaine Paul Duval annonçant son retour en France, son arrivée chez sa mère pour un congé de six mois et sa prochaine visite au château.

Le baron fut ravi de revoir son camarade d'enfance, son ancien petit serviteur qu'il avait toujours traité comme un ami. Il voulut qu'il s'installât, suivant l'habitude, au château et le capitaine ne se fit pas trop prier, pour reprendre dans la maison, maintenant du côté des maîtres, la place qu'il y avait occupée autrefois dans les rangs des domestiques.

Mais Jules, tout en lui témoignant la plus vive et la plus sincère affection, le traita, par un reste d'habitude, un peu trop en *petit Paulet*. Celui-ci, qui avait toutes les vanités et toutes les susceptibilités des parvenus, commença par en ressentir contre le baron une sourde animosité. Par contre-coup et comme pour se rédimmer, il se montra fier et hautain envers les gens de la maison, qui tous l'avaient connu si petit parmi eux, et principalement il froissa le vieux Baptiste, auquel il devait beaucoup, par le ton cassant et les airs de commandement qu'il prit avec lui.

Mais ces dames le trouvèrent charmant, Mme de Méjan, surtout. Il ne bougeait d'auprès d'elles, toujours tiré à quatre épingles, chaussé irréprochablement, sanglé, ganté et pommadé.

Il n'était d'ailleurs pas sot ; il sut leur raconter, d'une manière intéressante, la guerre de 1870, ses batailles, ses blessures, sa captivité en Allemagne ; — le tout entremêlé des histoires du régiment, des contes sur la colonelle, sur la femme du major ; ces contes n'étaient pas sans doute d'un goût parfait, mais ils amusaient ces dames. Puis, il avait un certain talent de lecteur, et il faisait pâmer Mme de Méjan à la lecture de Lamartine et de Musset ; musicien passable, il chantait d'une voix assez sympathique, et quand la baronne s'asseyait au piano, il était toujours là.

On fit des courses à pied, on organisa des promenades en voiture. Mme de Soriac se remit à aimer de monter à cheval, exercice où elle était de première force, grâce aux leçons de Jules, qui était lui-même un incomparable cavalier, mais un mari.

Bref, le capitaine rompit la monotonie de l'existence des trois châtelains de Soriac et le bon Jules, qui voyait ce changement et la gaieté revenir chez Marie, s'applaudissait de la venue de son petit Paulet.

Quant à supposer que Paulet put faire la cour à Mme de Soriac, le baron était à cent lieues de cette pensée et il aurait bien ri, si quelqu'un le lui avait dit.

Comment ! le capitaine, un homme d'honneur, tenterait de séduire la femme de son camarade d'enfance, de Jules de Soriac, le fils de son bienfaiteur, de celui qui l'avait nourri et élevé, à qui il devait cette éducation par laquelle il avait pu devenir ce qu'il était ! Allons donc !

Cependant, sans être jaloux, le baron accompagnait toujours la baronne et Paul dans leurs promenades à cheval. C'était de la plus élémentaire convenance devant leurs gens et le public et aussi par

rapport à eux-mêmes, et nous avons vu, par le récit de Baptiste, combien le baron s'était montré froissé, quand, en son absence, Paul et Marie partirent seuls un jour.

Cette circonstance lui donna-t-elle l'œuil ?

Il la rapprocha de certains airs langoureux de Marie qu'il ne lui connaissait pas auparavant, des phrases entortillées et sentimentales de Paul, de la distraction, de l'ennui même de celui-ci quand il l'emmenait en chasse, de ses fréquents refus de l'accompagner, à cause de fatigue ou de souffrances causées par ses blessures.

Cela ne lui parut pas naturel ; il se mit à épier. Mais sauf quelques regards qui lui semblèrent peut-être un peu vifs de part et d'autre, il ne surprit rien. Après tout, ces regards ne prouvaient pas grand chose. On ne pouvait empêcher Marie de regarder le capitaine en lui parlant, et le capitaine, sous prétexte qu'elle était jolie et de plus la femme de son ami, ne pouvait pas pourtant non plus mettre ses yeux à la poche en lui répondant.

Allons ! allons ! il avait des idées absurdes !

Oui, mais ces idées lui revenaient souvent.

Jules, levé tous les jours de bonne heure, aimait, en fumant son premier cigare, de faire le tour du chenil et des écuries, il causait avec le vieux Baptiste qui, tout en mettant lui-même la main à l'œuvre, surveillait le pansage général. C'était le moment où ils organisaient de concert l'emploi de la journée, chasse, pêche, courses en voiture ou à cheval.

Un matin, le baron trouva Baptiste assis sur un escabeau dans l'écurie, le front penché dans ses mains et si absorbé, que le fidèle serviteur ne l'entendit pas venir.

À la voix de son maître, Baptiste tressaillit et se leva, montrant un visage empreint de tristesse.

— Ah ! mon Dieu ! es-tu malade ? s'écria Jules.

— Le fait est, répondit Baptiste en balbutiant, que je ne me sens pas bien, monsieur Jules ; je ne suis plus jeune, pour faire, chaque jour, des courses de trois ou quatre heures à la suite de madame... Si encore, madame allait au pas... mais bah ! c'est tout le temps le galop ou du moins le grand trot... C'est tuant à continuer...

— Allons donc ! j'étais hier dans la cour, quand vous rentrâtes ; — tu montais Figaro, qui n'est pas commode tous les jours, avec une sûreté et une aisance de jeune homme, et quand tu descendis, tu n'étais pas plus essoufflé qu'en ce moment, tandis que le pauvre Paulet soufflait comme un phoque en te jetant la bride de son grand dragon.

— Cependant, monsieur Jules, je vous dis que ces courses répétées me fatiguent beaucoup et si c'était un effet de votre bonté de me dispenser d'accompagner madame et Pau... et M. Duval...

— Tu plaisantes, tu ne t'es jamais mieux porté... mais je te vois tout embarrassé... ce n'est pas la vraie raison ; il y a quelque chose que tu ne veux pas me dire ?...

— Mais non, monsieur Jules, je... je vous assure... pas d'autre raison... je ne puis plus faire ce service, je suis trop vieux...

— Mais c'est précisément pour cela... et c'est un service de confiance que je ne puis donner à un plus jeune... je n'ai personne que toi... à moins que moi-même...

— Oui, monsieur Jules, oui, c'est cela, vous-même, vous ferez mieux *que quiconque*, — s'écria Baptiste, par une vivacité qui contrastait singulièrement avec sa mine abattue de tout à l'heure.

Le baron sentit un frisson courir en lui ; ses idées absurdes, ainsi qu'il les appelait, repassèrent dans son esprit comme un éclair :

— Voyons ! mon ami, dit-il d'une voix basse et tremblante, en prenant les mains de Baptiste, voyons, qu'y a-t-il ?... dis-moi... parle donc !...

Et comme Baptiste détournait la tête sans répondre :

— Mon vieux Baptiste, reprit Jules en lui serrant les mains avec force, je ne puis t'ordonner, mais je te prie, au nom de ton affection pour moi, au nom de ton attachement à cette maison de Soriac, je te conjure de me dire la cause de ton chagrin.

— Mon bon maître, dit enfin Baptiste, les yeux remplis de larmes, pardonnez-moi le mal que je vais



LE CARNAVAL A L'ÉCOLE NAVALE : LE BAL DU MARDI-GRAS A BORD DU VAISSEAU LE « BORDA »

Dessin d'après nature, par M. Renouard.

vous faire... mais je vous aime trop, c'est vrai, vous et cette maison où je suis né et où mon père et mon grand-père sont morts en vous servant, pour pouvoir me taire... Il y a, monsieur Jules, qu'il se passe ici des choses qui ne devraient pas être... Je... j'ai vu... je ne sais comment vous dire...

— Eh bien! Quoi? Qu'as-tu vu? Madame et Paul, n'est-ce pas? interrompit Jules suffoquant d'impatience... dis tout, je veux tout savoir...

— Oh! rien de mal, monsieur Jules, rien de mal certainement... mais n'ayez pas ces yeux qui me font peur... autrement, je ne pourrai plus parler...

— Mais va donc! tu me fais mourir...

— Eh bien! monsieur Jules, il y a que madame et monsieur le capitaine, au lieu de galoper ou de trotter, comme je vous disais, vont souvent au petit pas, et bien que je demeure toujours à distance en arrière, ils se parlent à voix basse, l'un contre l'autre, presque figure contre figure. Plusieurs fois, au tournant des routes, pensant sans doute que l'ombre des arbres m'empêchait de le voir, le capitaine a essayé de prendre la main de Madame, mais j'arrive toujours à temps... Hier, j'étais descendu pour rattachier la gourmette de Figaro, car il s'était mis à danser aux claquements du fouet du meunier; tout d'un coup, ils prirent le galop et tournèrent brusquement dans le petit chemin du Tuscan, encaissé entre deux haies et de hautes tailles de châtaigniers; ils m'avaient distancé de quatre ou cinq cents mètres, quand, ayant lancé Figaro, j'arrivai à l'entrée du chemin; mais je pus les voir de loin, ayant repris le pas, marcher côte à côte; le capitaine tenait appuyée sur ses lèvres la main de madame, qu'il abandonna aussitôt, en entendant Figaro arriver comme la foudre derrière lui :

— « Que le diable l'emporte! Voilà déjà ce vieil imbécile sur nos talons, » murmura-t-il avec colère.

Le vieil imbécile c'était moi, monsieur Jules, mais qu'il dise ce qu'il voudra, ça m'est égal.

— Et après? Baptiste, demanda le baron d'une voix brève et frémissante.

— Après? plus rien, monsieur Jules.

— Tu n'as pas vu autre chose, plus rien entendu? Tu me le jures?

— Non, monsieur Jules, plus rien, je vous le jure.

Le vieux Baptiste se parjura; il avait vu d'autres serremments de main; il avait entendu des paroles imprudentes.

Un jour la baronne et Paul étaient arrivés au pied de la longue côte qui monte au village de Soriac; c'était un lieu enfoncé, plein d'ombre et de mystère. Ils s'arrêtèrent et Paul appela Baptiste :

— Baptiste, dit-il en lui tendant une lettre, madame trouve la montée trop raide jusqu'au village; portez, je vous prie, cette lettre à la poste; nous vous attendons ici, avec Figaro, c'est l'affaire d'un quart d'heure.

Baptiste regarda Mme de Soriac et attendit; mais elle ne leva pas les yeux sur lui et ne prononça aucune parole.

— Je suis fâché, monsieur le capitaine, répondit-il enfin, de ne pouvoir faire ce que vous demandez; vous ne mettez pas plus de temps que moi à porter votre lettre; je demeurerai avec Mme la baronne, parce que Lilla ne peut rester en place, quand elle ne sent plus Figaro près d'elle. M. Jules ne me pardonnerait pas, s'il arrivait un accident.

Cette tentative pour l'éloigner, ainsi que d'autres circonstances, Baptiste ne jugea pas à propos de les dévoiler à son maître.

Jules gardait un silence plein d'orages; son œil étincelait sous ses sourcils froncés.

— Ne m'en veuillez pas, monsieur Jules, reprit le fidèle serviteur, si j'ai cru de mon devoir de vous avertir... Après tout, il n'y a rien eu de mal, mais vous ne voudriez pas que d'autres pussent voir ce que j'ai vu et moi-même je ne voudrais pas le revoir... Cela vaudrait mieux pour tous d'accompagner vous-même madame la baronne.

— Mais personne n'a rien vu, Baptiste? Personne n'a parlé? réponds! interrompit Jules.

— Non, monsieur Jules, non, personne! Comment voulez-vous?

Baptiste mentait encore.

Ces promenades en tête-à-tête du capitaine et de madame, sous la seule escorte du vieux domestique, avaient fini par surprendre le reste de la domesticité du château. Mais tous étaient d'anciens serviteurs, discrets par affection, à l'exception du valet de chambre, Frontin bordelais nouveau venu depuis un an et de Mlle Justine, Bayonnaise aux yeux fripons, aux cheveux noirs sous un de ces petits bonnets posés derrière le chignon, qui semblent faits exprès pour être jetés par dessus les moulins.

La veille, à l'office, pendant le souper présidé par Baptiste, le Frontin et la soubrette avaient lancé quelques allusions, discrètes d'abord, mais bientôt transparentes.

— Assez causé! dit Baptiste en allant à Jean et lui serrant le bras à le faire crier; *toutes les fois et quantes* tu penseras de pareilles bêtises, mords-toi la langue, mon garçon; car au premier mot, ici ou ailleurs, tu pourras faire ton paquet, tu sais; mais tu ne partiras pas sans que je t'aie administré par auparavant une râclée numéro un. — Et toi, ma bichette, si tu ne veux pas rapporter ton museau pointu et ton bonnet mignon aux bords de l'Adour, lâche d'ores en avant de te coudre la bouche... Suffit! Voilà qui est dit et entendu, n'est-ce pas, mes enfants?

M. de Soriac était un homme fort, nous l'avons dit, il devint bientôt maître de lui.

— Tu as raison, Baptiste, conclut-il, quand le vieux serviteur eut fini de parler, il n'y a rien de mal dans tout ce qui s'est passé; il ne faut pas s'étonner si Paul, qui m'est tendrement dévoué, reporte, à cause de moi, sur ma femme un peu de cette affection et de cette reconnaissance qu'il nous doit... Toutefois, il ne faut pas non plus que l'on puisse jaser ni dans ma maison, ni au dehors, sur ces promenades; j'irai aujourd'hui avec eux, tu selleras pour moi Figaro, et tu suivras sur un des navarrens.

Mme de Soriac et le capitaine n'avaient sans doute pas compté sur cette promenade à trois; Paul ne prit pas trop la peine de dissimuler son désappointement, et Marie montra un air ennuyé que la gaieté et l'esprit de Jules (il était charmant causeur quand il le voulait et autrement aimable que l'officier), ne purent parvenir à dissiper.

Cette double attitude acheva d'éclairer le baron.

Rentré le soir dans sa chambre, il envisagea nettement et résolument la situation, malgré la double souffrance qu'il ressentait en plein cœur pour la première fois, la jalousie et cette amertume plus cruelle encore, causée par l'ingratitude et par la trahison de Paul.

Heureusement cette intrigue, si réellement elle existait, était à son premier début; il fallait en surveiller et en arrêter le développement.

Mais pouvait-il, lui, le baron de Soriac, s'attacher aux pas de sa femme et se montrer, tout d'un coup, en dehors de son caractère et des habitudes de sa vie et de leur monde, ridiculement jaloux du petit Paulet, et jaloux peut-être sans motif?

Il ne pouvait pas davantage les faire espionner par le vieux Baptiste, moyen odieux, indigne d'un galant homme, aussi injurieux pour Mme de Soriac qu'humiliant pour lui-même.

C'est alors qu'il pensa à son ami le vicomte du Haget qui, depuis plusieurs mois, promettait sa visite: l'idée lui vint de mettre ce parfait gentilhomme entre la baronne et l'officier et, au besoin, de lui confier ses appréhensions en lui demandant conseil.

Et nous avons vu, par le monologue de Jules, combien il s'applaudissait de la diversion opérée par son *Deus ex machina*, bien que celui-ci lui parût être entré trop vite et trop vivement dans son rôle, pour ne pas être tenté peut-être de détourner le dénouement à son profit.

V

Nous reprenons notre récit.

Le capitaine, voyant la nuit s'achever sans nouvel incident et sans que son voisin eut bougé de sa chambre, où plus aucun bruit ne se fit entendre, se leva rassuré du côté de ses appréhensions jalouses.

— J'étais un sot de m'inquiéter, disait-il en s'habillant, c'est le hasard qui les a amenés tous les deux en même temps à leur fenêtre et ils n'auraient pas refermé si promptement, s'ils avaient été d'accord pour s'y rencontrer... Non! non! Marie m'aime... du moins elle est sur le point de m'aimer... elle connaît mon amour, elle en a entendu l'aveu sans colère, ses yeux m'ont bien des fois répondu par un langage qui ne saurait me tromper, bien des fois sa main est demeurée tremblante dans la mienne... ce sont des gages assurés de mon bonheur prochain... Oui, mais comment nous trouver seuls maintenant, avec la présence de ce grand sec de vicomte, que le diable emporte!... Bah! Jules et lui ne seront pas toujours là, ils reviendront voir M. d'Estourac, ils iront chez M. de Tudèle, chez M. de Montflanquin, chez tous ces comtes et marquis, leurs pareils, auxquels Jules ne m'a pas, sans doute, jugé digne d'être présenté... Allons donc! ce petit Paulet!... Eh bien! le petit Paulet saura mettre à profit leur absence, il triomphera à la barbe de M. le vicomte et ils verront bien s'il faut ou non compter avec ce petit Paulet!

Remis de bonne humeur par ce vertueux monologue, le capitaine donna la dernière main à son élégante toilette et ouvrit sa fenêtre avant de descendre; devant lui se déroulaient les immenses jardins du château de Soriac, maintenant en pleine possession de leur beauté printanière.

— Huit heures! dit-il en regardant sa montre, Marie ne doit pas encore être descendue; je vais aller l'attendre.

Mais comme il relevait la tête, il aperçut la baronne dans les massifs de rosiers, occupée à emplir une grande corbeille tenue devant elle par Justine, la soubrette au minois fripon.

Le petit Paulet frémit et poussa un juron entre les lèvres.

Depuis l'entrée en scène du printemps, c'est une besogne que l'officier et la jeune femme faisaient chaque matin, ensemble, — elle choisissant et coupant les fleurs, lui portant la corbeille. C'est là qu'ils se voyaient et se parlaient sans témoins, c'est là que le capitaine, après avoir attendri la belle châtelaine au récit de ses blessures, de ses souffrances et de sa captivité, avait risqué sa première déclaration, écoutée sans trop de courroux, il faut le dire; c'est là qu'il s'enhardissait à prendre une main qu'on ne retirait pas toujours bien vite et qu'il osait demander de plus douces faveurs, préludes du moment fortuné dont ces encouragements semblaient lui permettre l'espoir.

Et voilà qu'aujourd'hui, non seulement Marie ne l'attendait pas, mais encore elle devançait l'heure!

C'était assez pour le remettre en sa mauvaise humeur et c'est d'un air boudeur qu'il vint aborder Mme de Soriac :

— Je ne croyais pas, madame, dit-il en la saluant plus cérémonieusement que de coutume, avoir démerité de vous pour me voir privé du plaisir de vous aider dans votre charmant travail.

— Mais, capitaine, vous étiez souffrant hier au soir, nous a-t-on dit, et je n'ai pas voulu vous imposer, ce matin, une fatigue.

— Dites plutôt, madame, interrompit-il avec un peu d'aigreur, que mes humbles services n'ont plus le don de vous plaire.

A ce reproche de mauvais goût, à cette phrase à double entente devant une femme de chambre, Mme de Soriac leva sur M. Paulet un regard étonné et hautain et garda un dédaigneux silence.

L'officier s'imagina avoir fait fausse route :

— Tiens! tiens! pensa-t-il, elle m'en veut d'être demeuré dans ma chambre hier, à son arrivée, après une demi-journée passée sans nous voir... J'aurais dû deviner cela plus tôt!...

Une expression de fatuité épanouit son visage et il reprit d'un air aimable et galant :

— Je vous assure, madame, que j'étais réellement souffrant, je fus obligé de me mettre au lit après avoir attendu longtemps et avec impatience votre retour dont j'ignorais l'heure, d'ailleurs... Excusez-moi, car j'en suis doublement puni.

La baronne ne répondit pas davantage; — nouveau silence, pendant lequel la soubrette jetait à la

dérobée un œil malin sur sa maîtresse et sur le jeune officier et riait sournement de la mine déconfite de celui-ci.

— Mais permettez-moi, madame, d'achever maintenant ce que je regrette de n'avoir pas commencé, continua le capitaine en s'avançant et voulant prendre la corbeille des mains de Justine.

— Nous avons fini, dit Marie sans le regarder, la corbeille déborde, nous rentrons, venez, Justine.

Et reprenant le chemin du château, elles entrèrent dans un grand parloir ou *hall*, comme on dit en notre siècle anglo-man, qui séparait un des salons de la principale salle à manger et dont les portes ouvertes laissaient apercevoir ces deux pièces luxueusement meublées.

Le hall avait un aspect plus simple, mais n'était pas moins riche; il était pavé d'une admirable mosaïque ancienne, enlevée à une de ces nombreuses villas gallo-romaines, dont notre Aquitaine était couverte et que ramène, au jour, la charrue des paysans, émerveillés devant les splendeurs de cette puissante civilisation, disparue depuis plus de deux mille ans.

Le plafond du hall était formé de petites poutrelles peintes de diverses couleurs et, le long des quatre murs, régnait une boiserie de chêne dont les panneaux sculptés représentaient des fleurs, des fruits et des animaux, œuvre patiente d'un artiste ignoré du moyen âge. Les banquettes et les sièges étaient en cuir de Cordoue aux armes de Soriac en repoussé. Deux tables, aussi en chêne massif, occupaient le milieu du hall; l'une était couverte de livres, de journaux et de revues; sur l'autre, était installé un jeu d'échecs aux pièces d'ébène et d'ivoire.

C'était le lieu de réunion favori des maîtres du château et de leurs invités et comme une terre neutre, où l'on adoptait un aimable sans-*façon* et où chacun s'occupait à sa fantaisie: on s'étendait dans les grands fauteuils de cuir, on lisait les journaux et les livres nouveaux, on jouait aux échecs et l'étiquette en était bannie au point que les dames y permettaient de fumer en leur présence.

Le capitaine entra sur les pas de la baronne et de la soubrette, espérant bien que celle-ci allait être renvoyée et qu'il demeurerait enfin seul avec Marie dans ce lieu où, chaque matin depuis quinze jours, il l'aidait à trier sa récolte fleurie, dont ils garnissaient ensemble les vases et les jardinières.

La baronne de Soriac, quoique très grande dame, trouvait son plaisir à faire elle-même les bouquets de ses appartements. Plus charmante que jamais à cette heure matinale, dans sa simple toilette et sous son large chapeau de paille, au milieu de ces fleurs dont aucune n'égalait sa grâce et sa fraîcheur, peu soucieuse du soleil ni de la rosée, elle s'acquittait, gaiement et sans ennui, de sa tâche journalière. Le temps paraît long à la campagne quand on n'a rien à faire et cette occupation, toute naturelle à une jolie femme, avait fini par devenir nécessaire à Marie de Soriac. Une Parisienne aurait trouvé cela charmant quatre jours, huit jours peut-être, mais elle aurait bientôt laissé aux soins de ses caméristes cette distraction monotone et provinciale.

Mais le capitaine Duval eut là une nouvelle déception, en voyant Justine demeurer en tiers. Malgré ses mouvements d'impatience, malgré ses regards à Mme de Soriac, supplications muettes bien comprises mais non écoutées, la baronne ne renvoya pas sa femme de chambre. Bientôt, l'officier trouva humiliante cette collaboration avec une domestique et laissant brusquement les fleurs qu'il présentait à Marie, il alla, d'un air boudeur, s'asseoir devant la table des journaux.

— Comment! vous nous abandonnez déjà? demanda la baronne.

— Mon Dieu! Madame, je vois que je vous suis à peu près inutile... D'ailleurs, je ne me sens pas très bien portant... j'aurais mieux fait de garder la chambre, les matinées sont encore très fraîches, et tant de choses ici augmentent mes souffrances!... Ne trouvez-vous pas que l'air de ce hall est glacial?... Seriez-vous assez bonne pour me permettre d'envoyer Justine chercher mon pardessus?

La baronne comprit; cependant, malgré sa résolution de ne plus se trouver seule avec l'officier, il n'y

avait pas moyen de refuser... Mais, au même instant, et comme Justine s'acheminait vers la porte communiquant avec l'escalier, cette porte s'ouvrit et donna passage à M. du Haget.

Décidément, le petit Paulet n'avait pas de chance; peu habitué à se maîtriser, il ne put retenir un geste de dépit et faillit laisser échapper des paroles qui, par bonheur, s'arrêtèrent entre ses dents.

Marie avait pâli, sentant son cœur se serrer à l'apparition inattendue de celui auquel elle s'efforçait de ne pas penser, — heureuse cependant de cette venue, qui la sauvait d'une explication importune.

Elle se leva à l'approche du vicomte et lui tendit une main qu'il serra discrètement en s'inclinant; mais la préoccupation de se cacher l'un à l'autre leur émotion les avait tellement saisis, qu'ils ne purent, en ce moment, se dire aucune parole.

Le capitaine n'était pas un imbécile; en outre, sa mauvaise humeur éveillait sa jalousie: il crut deviner la cause de ce trouble, si peu conforme à la turbulence enjouée qui était dans les habitudes de la baronne et à cette possession de lui-même qui distinguait le vicomte du Haget.

Mais celui-ci se remit promptement en cette aisance de gentilhomme et d'homme du monde, quand il se retourna pour saluer le capitaine.

Ce fut avec la plus franche cordialité, jointe à la plus exquise courtoisie, qu'il lui tendit la main en s'informant de sa santé et cela sur un ton d'affectueuse familiarité qui excluait toute arrière-pensée de hauteur vis-à-vis de l'ombrageux Paulet.

Celui-ci comprit bien qu'il serait un mal appris s'il demeurait en reste de politesse; il essaya donc de refouler au plus profond ses amertumes et ses ressentiments; il réussit à être à peu près convenable, comme un de ces chiens hargneux qui, tout en apaisant leurs grondements et en remuant la queue, continuent à rebrousser leur poil et à regarder de travers celui qui les caresse.

Marie, de son côté, s'était remise aussi en voyant l'attitude des deux hommes; elle savait le vicomte incapable d'aucun manquement, mais elle n'était pas rassurée sur la correction du capitaine, dont elle ne pouvait se dissimuler l'infériorité sous le rapport de la bonne éducation et dont elle connaissait la susceptibilité.

— Eh bien! capitaine, dit-elle, après lui avoir vu endosser le pardessus apporté par Justine, êtes-vous mieux à présent pour revenir m'aider?... Et vous, monsieur Arthur, ne voulez-vous point aussi travailler avec nous?... Je pourrais ainsi renvoyer Justine à ma mère qui doit avoir besoin de ses services... Est-ce que vous ne me donnez pas des nouvelles de Jules, vicomte?

— Je n'ai pas vu Jules d'aujourd'hui, madame, mais Baptiste m'a appris qu'il était parti de grand matin pour sa métairie de Rordeneuve; le métayer s'est cassé la jambe hier au soir en tombant du haut d'un char de foin.

— Pauvres gens! ils ne sont pas heureux! La femme est au lit malade depuis un mois et, l'an dernier, ils perdirent leur fils aîné au régiment... Jules est très bon pour eux comme, du reste, pour tous les gens de sa terre... aussi faut-il voir comme il est aimé!...

Le capitaine n'avait jamais entendu Mme de Soriac parler de son mari avec autant de chaleur; cela n'était pas fait non plus pour lui plaire, ni pour le rassurer à l'endroit de ses amours.

En ce moment, le trot d'un cheval se fit entendre du côté de la cour et, en même temps, les aboiements joyeux des chiens saluant l'arrivée de leur maître.

— Ah! voilà Jules! s'écria Mme de Soriac en se levant, je vais lui annoncer que nous sommes ici;... non, non, messieurs, restez, ne vous dérangez pas, je veux l'aller chercher moi-même, j'ai hâte d'apprendre des nouvelles du blessé.

Et, avec la vivacité d'un oiseau, elle partit, laissant le vicomte et le capitaine assez embarrassés de leur tête-à-tête.

Mais au bout de deux minutes, la baronne reparut appuyée au bras de son mari.

Jules serra affectueusement la main de ses deux

amis et reprit avec sa femme la conversation commencée avant d'entrer.

— Alors, Marie, vous ferez, je vous prie, préparer de la charpie, le médecin craint de ne pouvoir éviter l'amputation... des linges, des bandes, enfin tout ce qu'il faut en pareil cas... du bouillon, quelques bouteilles de vin vieux... Vous ferez apporter le tout à Baptiste, qui viendra avec moi cet après-midi...

— Est-ce que je ne pourrai pas vous accompagner, Jules? Je voudrais bien, de mon côté, voir la pauvre malade et lui apporter quelques consolations... On attèlerait le grand breack et nous ne nous séparerions pas de ces messieurs, s'ils voulaient bien venir avec nous... Au retour, nous passerions par le village de Larmont, où j'ai besoin de voir M. le curé, puis à travers les bois de Sarrons et par le joli chemin qui court le long de la rivière, à l'ombre des peupliers... Ce sera une promenade charmante dans un pays très curieux et qui remplira notre soirée... Qu'en dites-vous, messieurs?

Cela ne faisait pas l'affaire du capitaine; pas d'entrevue possible de toute la journée avec Marie!... il eut bonne envie de s'excuser; entendant le vicomte accepter la proposition, il ne voulut pas abandonner le champ de bataille à celui qu'il supposait son rival, et il s'inclina, sans mot dire, en signe d'assentiment.

Il pensait bien, d'ailleurs, trouver avant midi, et il n'était pas dix heures, l'occasion d'avoir deux minutes d'entretien avec Marie, pour apprendre d'elle la cause de cette rigueur inaccoutumée.

Mais Mme de Soriac ne reparut qu'au moment de se mettre à table; immédiatement après, ou monta en voiture, Jules sur le siège, rênes en mains, à côté de Baptiste, le vicomte et le capitaine dans l'intérieur, en face de la baronne et de Mme de Méjan.

On rentra au soleil couché, on soupa, et à minuit, quand on se sépara, le capitaine Paulet n'avait pu obtenir de Marie ni un mot en particulier, ni d'autres regards que ces regards distraits et ne disant rien, qui ne parlaient plus de ces mêmes yeux où il croyait naguère lire l'aveu d'un amour partagé.

LOUIS D'AMBALOGES.

(A suivre.)

NOTES ET IMPRESSIONS

Lorsqu'on est sûr d'être en possession d'un bon principe, il faut s'y tenir et en suivre les conséquences.

FRANKLIN.

Les différentes religions sont autant de langages dans lesquels s'exprime tour à tour l'âme humaine.

JEAN-PAUL RICHTER.

Tout être vivant a beaucoup à supporter; la différence est surtout dans la manière de supporter.

Mme CARLYLE.

Nous ne sommes jamais que le développement de nous-mêmes.

E. LEGOUVÉ.

Le trait d'une vocation absolue, c'est l'impossibilité pour celui qui en est l'objet de faire autre chose, si bien que, s'il s'écarte de la voie qui lui est tracée d'en haut, il est nul, maladroit et au-dessous du médiocre.

ERN. RENAN.

La timidité n'est souvent que le trouble des intentions impuissantes.

AUG. PRÉAULT.

Il y a, dans ce qu'on appelle le monde parisien, un relâchement qui appartient à toutes les époques de décadence. Les peuples ne savent pas mourir noblement.

CH. CANNIVET.

Quand l'oreille et le cœur sont justes, une fausse note blesse l'oreille et la malveillance blesse le cœur.

EM. DESCHANEL.

C'est le supplice des parvenus de la politique de se sentir inférieurs à ceux qu'ils ont le droit d'opprimer.

Les phrases trompent la faim ou la douleur, mais n'empêchent pas d'en mourir.

G.-M. VALTOUR.



M. PROSPER GIQUEL
RÉCEMMENT DÉCÉDÉ

D'après la photographie de M. Walery.



M. DELYANNIS
PRÉSIDENT DU CONSEIL DES MINISTRES DE GRÈCE

D'après la photographie de M. Fontaine.



LES MINES ET LES MINEURS
LE JEU DES BENNES



Le R. verbe Docteur

LES ATELIERS DE PEINTRES. — PHILIPPE ROUSSEAU

HISTOIRE DE LA SEMAINE

SÉNAT. — Dans la séance du 23 février, tirage au sort du département auquel écherra le siège de sénateur rendu vacant par la mort de M. de Tréville, sénateur inamovible. Le département de Seine-et-Oise est désigné. Validation de l'élection de M. d'Havrincourt (Pas-de-Calais). — Suite de la discussion de la loi sur l'organisation de l'enseignement primaire. Les débats sur l'article 38, relatif à la composition du conseil départemental, occupent toute la séance du 23 février. Deux amendements, l'un de M. Chesnelong, l'autre de M. Bardoux, sont successivement repoussés.

L'article 58 (séance du 1^{er} mars) qui l'accorde le bénéfice de l'exemption militaire qu'aux instituteurs publics est adopté, après un vif débat. Dans cette séance dépôt du projet de loi approuvant le traité de Madagascar, voté par la Chambre des députés (voir ci-dessous).

CHAMBRE DES DÉPUTÉS. — Séance du 23 février : Suite de la discussion de l'interpellation de M. Thévenel sur l'homologation des tarifs de chemins de fer. Discours de MM. Wilson, Baihaut, ministre des travaux publics et Camille Dreyfus.

Séance du 25 : Incident ext a-parlementaire. Presqu'au début de cette séance, un individu, placé dans les tribunes, tire, au moment où M. le général Boulanger occupe la tribune, deux coups de revolver, en même temps qu'il jette dans la salle une lettre à l'adresse de M. Clémenceau, dans laquelle il priait le député d'intervenir dans un procès pendant. Une lettre chargée, comme a dit plaisamment M. de Cassagnac. C'est un ancien sous-officier nommé Pronier, se disant victime d'un déni de justice et n'ayant trouvé que ce moyen pour appeler l'attention sur lui. Il paraît avéré d'ailleurs qu'il a tiré en l'air.

Immédiatement après cet incident, s'ouvre la discussion relative à l'approbation du traité de Madagascar, discussion qui a occupé deux séances. Le rapport, tout en concluant à la ratification, critiquait vivement le traité. Voici les principaux reproches faits à cet instrument diplomatique, tant par le rapporteur que par les orateurs adverses : 1. Il livre aux Hovas les Sakalaves et les Antankares nos alliés ; 2. Il ne consacre pas notre protectorat et réserve l'indépendance de la reine, en ce qui concerne l'administration intérieure. 3. Il porte atteinte aux droits séculaires de la France. 4. Il ne nous assure pas le droit d'acquies des terres. 5. Il ne nous réserve pas des avantages commerciaux particuliers.

Mgr Freppel et, après lui, M. de Freycinet ont répondu à ces divers reproches : 1^o Le traité ne livre pas les Sakalaves et les Antankares aux Hovas, attendu qu'il stipule que les rapports de ces derniers avec ces tribus seront soumis au contrôle et à la volonté de la France, ce qui est une garantie de la protection que les traités de 1841 et 1842 lui reconnaissent sur elles, protection qui n'avait jamais été mise en pratique, ni admise depuis par le gouvernement hova. 2^o Il réserve l'indépendance de la reine en ce qui concerne l'administration intérieure, c'est vrai ; mais le protectorat intérieur, qui eût été un embarras sur beaucoup de questions, notamment celle de l'esclavage, n'a même pas été réclamé par nous ; en revanche le traité consacre le protectorat politique, qui s'applique aux relations extérieures. C'est par notre intermédiaire que les gouvernements étrangers auront affaire désormais avec le gouvernement hova. 3^o Il ne compromet pas les droits séculaires de la France, qu'il n'avait pas à mentionner, que les Hovas n'avaient pas à reconnaître, et dont nous conservons le dépôt intact. 4^o Il ne nous assure pas le droit d'acquies des terres, droit reconnu par le traité de 1868, dont l'application a soulevé le conflit actuel ; mais il assure à nos nationaux des baux d'une durée indéterminée. 5^o Il ne nous réserve pas des avantages commerciaux particuliers, soit. Il y avait ici une question de fait, le gouvernement hova ayant conclu avec différentes nations des traités de commerce stipulant pour toutes la clause de la nation la plus favorisée. Mais ces traités prendront fin et alors le gouvernement français, maître des relations extérieures, avisera. Le traité nous accorde en outre, pour nos nationaux lésés, une indemnité de dix millions, et la concession de la baie de Diego Suarez, où

nous pourrions faire des établissements à notre convenance. En résumé, il présente donc de sérieux avantages, et ne pas le voter, comme l'a dit M. de Freycinet, eût été se condamner à en exiger un meilleur et s'exposer, ne l'obtenant pas, à une nouvelle guerre qui, pour aboutir heureusement, eût nécessité la mise en mouvement de 25 mille hommes, et une dépense de 100 millions. — Le projet de loi portant approbation du traité a été adopté par 459 voix contre 29.

Séance du 1^{er} mars : validation de l'élection de M. Blancsubé dans l'Inde française, et des élections de l'Ardèche. Reprise de la discussion de la question des tarifs de chemins de fer.

ÉLECTIONS. — Législative. Département de la Corse : M. de Susini, républicain.

LA GRÈVE DE DECAZEVILLE. — Les mineurs de cette région se sont mis en grève le 25 février, à la suite de l'affichage d'un avis du conseil d'administration annonçant qu'à partir du 1^{er} mars, le boisage des galeries, compris auparavant dans les prix de la benne, sera payé à part, et le prix de la benne (cage qui sert à transporter au dehors la houille provenant de l'abatage) diminué du montant du prix du boisage. Cette mesure a été prise par l'administration parce que trop souvent, quand les prix sont confondus, les mineurs négligent d'étaier suffisamment les parois des galeries, au risque d'être ensevelis sous les éboulements, pour faire un plus grand nombre de bennes. Mais les grévistes ne veulent point entendre parler du nouveau tarif qui, suivant eux, les lèse, ce qui n'est pas. Ils réclament, en outre, le renvoi de M. l'ingénieur Blazy, celui-là même qui a manqué d'être tué dans la dernière émeute, avec l'infortuné M. Watrin.

Depuis le 25, la grève s'est généralisée. Les autorités du département se sont portées à Decazeville, et la troupe garde toutes les fosses. D'après les dernières nouvelles, la Société des houillères est fermement résolue à résister aux exigences des mineurs.

ALLEMAGNE. — Discussion à la Chambre des députés de Prusse du projet de loi sur la germanisation des provinces polonaises. Le projet, défendu par le ministre de l'agriculture, M. Lucius, et combattu non seulement par les députés polonais, mais encore par les membres du parti progressiste et par ceux du centre, a été renvoyé à une commission de vingt et un membres. Le gouvernement, néanmoins, doute si peu de l'adoption de ce projet, qu'il en a aussitôt présenté un autre demandant un crédit de deux cent mille marks pour l'établissement et l'entretien d'écoles primaires supérieures allemandes en Posnanie, dont la fréquentation sera obligatoire.

ÉGYPTÉ. — Il résulte des déclarations faites par M. Gladstone à la Chambre des communes, dans une de ses dernières séances, que sir Henry Drummond Wolff n'est pas rappelé comme le bruit en a couru mais qu'il est chargé d'un rapport sur la situation réelle du pays, rapport qu'attend le premier ministre avant de prendre une détermination quelconque. Les généraux Greenfell et Stephenson étudient, d'autre part, la situation militaire en Egypte. M. Gladstone sera donc prochainement en possession de tous les documents utiles pour agir en connaissance de cause. Ordonnera-t-il l'évacuation, comme il l'avait promis durant son précédent ministère, aujourd'hui que l'Egypte est menacée par les mahdistes et que sir Henry Drummond Wolff et Moukhtar pacha ne peuvent arriver à s'entendre sur l'organisation d'une armée indigène ? C'est là la question.

LES AFFAIRES D'ORIENT. — Le 28 février a expiré l'amnistie, entre la Bulgarie et la Serbie, sans que la paix soit signée. Néanmoins les hostilités n'ont pas été reprises, et les délégués continuent à tenir séance, sans que les négociations avancent davantage.

Quant à la ratification de l'arrangement turco-bulgare, elle se fait également attendre, bien que la Turquie ait cédé sur l'article de l'alliance offensive et défensive. Mais la Russie a, paraît-il, manifesté de nouvelles exigences. Elle demanderait la

revision du statut qui régit la Roumélie Orientale.

Toutes ces lenteurs sentent la poudre.

LES THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : 1802, à propos pour la naissance de Victor Hugo, par M. Renan. **ODÉON,** 1802, par Mlle Simone Arnaud. **OPÉRA :** Le cinquantenaire des *Huguenots*. **PORTE-SAINT-MARTIN :** *Hamlet*. **VARIÉTÉS :** Le *Fiacre* 117, vaudeville en trois actes, par MM. de Najac et Millaud.

La semaine dramatique est des plus chargées. La Comédie-Française a fêté l'anniversaire de Victor Hugo. Le poète entre donc désormais dans une gloire égale à celle de Corneille, de Molière et de Racine, avec les immunités qui y sont attachées, c'est-à-dire l'apothéose à date fixe.

M. Renan, dans une langue des plus pures, des plus pénétrantes, a salué le maître. M. Renan au Théâtre Français ? Voilà de quoi étonner assurément : mais son amitié pour Hugo, son admiration pour le poète, lui donnaient cette première place dans une telle solennité et on a écouté avec toutes les curiosités, tous les respects cet à-propos de l'auteur du *Prêtre de Nemi*. C'est une sorte de dialogue des morts. Aux Champs-Élysées, dans ces demeures célestes où on oublie toutes les passions, toutes les querelles de la terre, Corneille et Racine se donnent la main, Boileau a pardonné à Voltaire qui l'a traité autrefois de Zoïle de Quinault et de flatteur de Louis. Diderot est l'ami de tout le monde et on se demande des nouvelles de la terre ; voici le bilan de 1802 : Au lendemain de Marengo, qui est de 1800, un enfant va naître qui sera un des plus grands poètes de la France, si les volontés des génies supérieurs dirigent les faits humains. Corneille lui octroie la grandeur, Racine la tendresse, Boileau le bon sens, Voltaire l'ardeur qui combat les préjugés et l'erreur, Diderot l'audace qui renverse les barrières de l'esprit humain. Il y a bien à répondre à cela, mais toutes ces choses sont dites en si bons termes dans un langage si élevé que le public a écouté tout entier sous ce charme de la prose de M. Renan. D'ailleurs, M. Got faisait Corneille, M. Delaunay Racine, M. Coquelin Boileau, MM. Worms et Febvre Voltaire et Diderot. Le spectacle était donc des plus littéraires à la rue Richelieu.

A l'Odéon, une jeune femme a célébré le poète dans des vers éclatants d'énergie et d'enthousiasme. L'à-propos de Mlle Simone Arnaud est un dialogue entre la Victoire et la Poésie. La première revient d'Italie et d'Egypte où l'a conduite ce général de vingt-cinq ans, plus grand qu'Alexandre et qu'Annibal, et qui a conduit dans tant de combats les soldats de la liberté. Elle fait le récit de cette gloire plus qu'humaine à la Poésie qui attend le poète qui chantera une si grande époque, c'est-à-dire l'enfant qui va naître et qui remplira son siècle de son génie comme les soldats de Marengo de sa grandeur et de ses exploits. Car il faut que le verbe passe où l'épée a passé et que le dix-neuvième siècle soit à deux hommes. La salle a salué ces beaux vers de ses acclamations. L'à-propos de Mlle Simone Arnaud a été fort bien dit par Mlle Rousseil et par Mlle Weber dont la voix jeune, chaleureuse, vibrante, a rendu dans tout leur élan les vers du poète.

L'Opéra a fêté, lui aussi, son anniversaire. Voilà cinquante ans que les *Huguenots* ont été donnés pour la première fois ; il était juste de saluer de tous les respects et de toutes les admirations cette œuvre admirable qui a déjà parcouru un demi-siècle sans être atteinte dans sa jeunesse et dans sa beauté. Nous l'avons donc entendue une fois encore. S'il faut le dire, nous qui l'avons vu exécuter autrefois avec une grande maestria, nous n'avions qu'une confiance médiocre dans la nouvelle exécution. Mais quelle a été notre surprise de trouver un Raoul à un moment donné à la hauteur de ses plus célèbres prédécesseurs. L'art n'y est pour rien : la nature s'est chargée de tout. M. Duc était encore l'année dernière au Conservatoire, le voilà aujourd'hui à l'Opéra où il chante Raoul, sans beaucoup de style du reste et avec un certain embarras de comédien, ce qui est assez naturel de la part d'un jeune acteur mis aux prises avec un tel rôle. Mais il est impossible de dire avec plus de jeunesse, plus d'éclat, plus de cranerie juvénile, le mor-

ceau du septuor « Et bonne épée et bon courage ». La phrase a pour note de départ un sol dièse, elle se développe jusqu'à ce fameux ut dièse qui a désespéré tant de ténors et écorché tant d'oreilles. Nourrit la disait en voix de tête ; Duprez mélangeait les deux voix ; les Raoul successifs s'en sont tirés comme ils ont pu. Tantôt bien, souvent mal ; jamais complètement heureux.

Quant à M. Duc, il parcourt toute la période musicale avec une aisance, une sûreté, une puissance de voix étonnante. Arrivé à la dernière note de cette ascension vocale, c'est-à-dire à l'ut dièse, il prolonge la note comme si elle était d'une tenue des plus faciles, l'effet est irrésistible. Aussi la salle a-t-elle éclaté dans un applaudissement unanime, et les spectateurs ont eu la cruauté de redemander le morceau, que M. Duc a chanté avec le même feu, la même facilité et le même succès.

Le théâtre de la Porte-Saint-Martin nous a donné *Hamlet* samedi dernier. J'estime que la nouvelle adaptation du chef-d'œuvre anglais, par MM. Lucien Cressonnois et Charles Samson, a été moins faite pour mettre en honneur Shakespeare que pour faire valoir M. Garnier et Mme Sarah Bernhardt, l'un dans le prince de Danemark, l'autre dans Ophélie. Au cours de la représentation, nous avons été des plus inquiets. Ces arrangements du poème à la convenance des traducteurs nous troublaient singulièrement. Malgré quelques passages excellents, malgré quelques bons vers, nous nous en prenons aux adaptateurs ; ils prennent ce qui leur convient, ils accourcissent, ils allongent, ils gardent, ils rejettent, ils introduisent leurs propres pensées, excellentes, je le veux bien, mais servies à part, et que Shakespeare n'a pas eues.

Et d'abord la première scène, celle qui ouvre le drame a été supprimée, elle compte pourtant pour quelque chose dans le plan du poète. Ces deux soldats, sur la plate-forme du château d'Elseuer, glacés par la bise, meurtris du froid de la nuit, émus encore des apparitions, tremblants au souvenir du spectre royal, voilà qui prépare singulièrement l'esprit du spectateur aux fantômes. C'est bien là l'introduction à ce conte terrible de *Hamlet*. Il n'en est rien dans l'interprétation nouvelle qui s'inquiète au premier chef de *Hamlet* et d'*Ophélie* à laquelle il donne des ballades à chanter pendant la scène de folie un peu plus que ne le comporte le texte, mais autant que la poétique voix de Mme Sarah peut en dire. Allons, il faut en prendre son parti. Excepté en quelques actes fort bien mis en scène comme l'acte de la comédie et celui de la mort d'Ophélie, des plus saisissants, nous sommes là, non pour l'auteur, mais pour les interprètes. Et M. Garnier ? M. Garnier, soit. Eh ! bien, ce jeune tragédien, dont la voix est sourde et voilée, a de la chaleur, de l'émotion, de la puissance même. Mais il s'est laissé gagner à un très grand défaut. Il déballe. Déballe, en terme de théâtre, c'est jeter pour ainsi dire par dessus l'épaule, tout ce qui n'est pas l'effet nécessaire attendu ; c'est perdre au courant du débit ce que l'on croit être les non-valeurs du drame, enfin c'est brûler le terrain pour arriver aux stations principales de l'effet à produire. Ainsi fait Mme Sarah Bernhardt qui a fait école. Ce n'est pas sans surprise que nous l'avons vue, la figure peinte en vermillon ; sous les traits d'une Ophélie bien portante, mais avec quel charme poétique elle a dit ce poétique rôle, comme elle a soupiré à Polonius le madrigal que *Hamlet* vient d'adresser à celle qu'il aime ! Quel art dans ces ballades de l'Ophélie qui va mourir par le fleuve entraînée ; quelle plainte douce et tendre ! Quel goût ! Quelle délicatesse ! Quelle création ! C'est parfait.

Ce n'est pas sans danger que la mère conduira sa fille aux Variétés. Il y a là un fiacre 117 qui sous prétexte de défendre la morale publique l'expose singulièrement. Il appartient à l'*Urbaine* et son cocher qui a l'ambition d'obtenir le prix Monthyon exerce une surveillance perfide sur les couples qui ont la faiblesse de s'adresser à lui. Les amoureux aux stores baissés sont trahis par la boîte machinée de telle sorte que leurs faits et gestes sont livrés au cocher, lequel fait signe à un agent de police et venge la morale outragée.

La pièce est charmante, et le tact des acteurs en sauve le côté scabreux. En fin de compte M. Vaucresson épouse sa femme avec laquelle il allait divorcer, ce qui est la

conclusion la plus morale que puisse rêver un vaudeville. C'est M. Baron qui fait Vaucresson; il est irrésistible. Mme Céline Chaumont joue le rôle de Mme Vaucresson avec son talent toujours en quête d'effet. M. Montrouge est très amusant dans le commissaire, M. Barral en avocat et M. Lassouche en cocher du n° 117 est d'un grotesque achevé. M. SAVIGNY.

LES LIVRES NOUVEAUX

Mademoiselle de Bressier, par M. Albert Delpit, in-18 (Paul Ollendorff). — Mlle Faustine de Bressier est la fille d'un général et la sœur d'un capitaine tués pendant la commune. Mariée à un homme qu'elle n'aime point, mais qu'elle s'est crue obligée d'épouser pour remplir les dernières volontés de son père, elle s'en voit bientôt délaissée. Elle s'éprend de Jacques, un jeune sculpteur qu'elle a rencontré en Italie. L'artiste répond avec passion à cet amour, et c'est entre ces deux âmes d'élite un échange de pensées et de sentiments délicieux. Au bout de quelque temps, Faustine apprend la mort de M. de Guessaint, son mari, assassiné en Algérie pour avoir voulu voir de trop près les Musulmans. Sa première pensée est d'offrir sa main au jeune artiste enivré. Malheureusement elle était veuve sans l'être, la mort de M. de Guessaint n'ayant pu être légalement établie. Ce dernier se trouvait, au point de vue de la loi, être ce qu'on appelle un absent. Tandis qu'elle poursuit fiévreusement la recherche des circonstances de la disparition de son mari, elle fait une bien autre découverte. Jacques est le fils d'un soldat de la Commune qu'elle a livré aux Versaillais dans le parc de son château. Elle l'a livré, parce qu'elle venait d'apprendre l'assassinat de son frère par une bande de communards dont cet homme faisait partie. En vain, l'homme avait protesté de son innocence : on l'avait fusillé, et ce sang versé depuis déjà tant d'années, formait désormais entre Faustine et Jacques une barrière infranchissable. On lit avec beaucoup d'intérêt cette histoire que l'auteur a su rendre très dramatique et dont la première partie se déroule sur le fond enflammé et sanglant d'une époque dont le souvenir ne nous laisse jamais indifférents, celle de la grande lutte que l'auteur évoque avec les vers de Lucain : « Une guerre encore plus que civile; une cité grande entre les cités tournant d'une main furieuse le fer des siens contre son cœur ! » L. P.

Publications de la Semaine

Le règne des Champignons, par Alphonse Karr, 1 in-18 (Calmann-Lévy). Au pays des Roublards, par Alfred Sirven, 1 in-18, illustré par C. Clérico (Dentu). L'autre France, voyage au Canada par L. de la Brière (Dentu). La faute des autres, par M. Montégut, 1 in-18 (Dentu). Petite ville, par Haury-Alis, 1 in-18 (Jules Lévy). Une folie, par Jeanne Mairat, 1 in-18 (Paul Ollendorff). Jacques Kerdrant, par George Aragon, 1 in-18 (Ollendorff). Nouveau Dictionnaire de Géographie universelle, par Vivien de Saint-Martin et Louis Rousselet, 31^e fascicule. Lettre L et M. (Hachette). Les Hantises par Edouard Dujardin (Léon Vannier).

L'Atlas universel de Géographie physique et politique de M. Louis Grégoire, publié par la librairie Garnier frères, éditeurs à Paris, 6, rue des Saints-Pères, formera 35 livraisons à 50 centimes. Dix livraisons ont paru et déjà le succès s'est affirmé par l'affluence des souscripteurs. Cette 1^{re} série contient les cartes consacrées à la France. Elle contient également une carte de nos colonies, une carte de l'Algérie et de la Tunisie, et une carte de la Cochinchine, de l'Annam et du Tonkin, rédigées d'après les documents les plus récents.

Les fleurs sont chères et se fanent vite, mais les parfums résistent et ont, en outre, l'avantage de conserver la beauté et la jeunesse. C'est ainsi que l'Ixora, cette fleur des tropiques, est une gloire de la célèbre maison Ed. Pinaud. L'essence, l'eau de toilette et le savon Ixora trônent en souverains maîtres dans les plus élégants cabinets de toilette. La pâte détersive a besoin également d'être mentionnée car elle enlève sans danger les tannes sur les ailes du nez et sur le front, la pâte détersive est exquise, tandis que bien d'autres produits similaires sont très dangereux. Le nom Pi-

naud, 30, Bd. des Italiens, est une garantie suffisante pour ce qui touche à la thérapeutique, de même que son dernier succès le Baume dermique est le souverain guérisseur des gerçures et des engelures si douloureuses pour les mains.

MAISON A PARIS, r. Pergolèse, 9. A ADJ., s. une ench., en la ch. des not., le 16 mars 1886. Rev. net, 20,850 fr. à p. 290,000 fr., du C. F., 200,000 fr. S'adr. à M^e POLETNICH, not., 116 Fg St-Honoré.

HOTEL AVENUE NIEL, 77. Mise à prix, 100,000 francs. A ADJ., s. 1 ench. ch. des not. de Paris, le 23 mars 1886. S'adr. à M^e G. TINE, n. à Paris, 8, r. de l'Echelle.

1 ACT. N. C. D'ASS. GÉN. 4 ACT. ONS C. D'ASS. (Inc.) M. à p. 16,000 fr. Incendie et Paternelle. M. à p. 1,500 fr. A ADJ., en l'Ét. de M^e F. MOSELÉ, notaire à Paris, faub. Poissonnière, 35, le 13 mars 1886, à 3 h. précises.

L'USINE HARTOG, Terrains et const., à AUBERVILLIERS, en 2 lots, pouvant être réunis. — 1^{er} lot, ch. de la Haie-Cop, C^o 3,419 m. M. à p. 50,000 fr. — 2^e lot, ch. du Pillier, C^o 4,978 m. M. à p. 70,000 fr. CHATEAU et FERME de GERMIGNY, l'ÉQUIPE, près Meaux. C^o 200 hect. env. en Ferme. Prés et Bois. — Belle Chasse. M. à p. 130,000 fr. A ADJ., s. 1 ench. ch. des not. de Paris, le 16 mars 86. S'adr. aux notaires M^e Magne, rue de Mailly, 8, et BATAUDY, rue St-Lazare, 76, dépôt. de l'enchère.

Fonds OBJETS D'ART sis à Paris, Bd des Italiens, 41, et r. Favart, avec Atelier de sculpture mécan. r. de Lévis, 88, à ADJ. le 12 mars 1886, 1 h., en l'Ét. de M^e SURRAUD, T. n. à Paris, 5, r. de Cléry. Bail mag. jusqu'en janv. 1888, loy. 10,000 fr., atelier jusqu'en avril 1887, 90, 93, 96 ou 1809, loyer 3,300 fr., s. loc. 1000 fr. M. à p. pour être b. 40,000 fr., loy. à remb. 6000 fr. March. à d. d'exp. S'adr. s. lieux et au not.

VENTE au Palais de Justice, Paris, 27 mars 86, 2 h. 1^{er} GRAND HOTEL AVENUE BOSQUET Cont. 2,430 m. Mise à prix 500,000 francs.

2^o BOIS DE PONTCARRÉ FAVERIÈRES, GREZ, canton de Tomnan (S.-et-M.) Cont. 265 hect. 31 a. 43 c. Mise à prix 350,000 francs. S'adr. à M^e E. CARRA, avoué, 39, rue de Surène (succès^r de M^e Lacomme), Denormandie, avoué, Carré et Paul Tolly, notaires, qui déliv. permis p^r visiter hôtel mardi, jeudi, samedi, de 1 h. à 4 h.; à Pontcarré, à M. Vilain, garde.

3 MAISONS, à PARIS, r. du Bouloi, 8, 10, 12. C^o 367 m. 336 m. 410 m. Rev. 47,365 fr. 16,376 fr. 9,145 fr. Mises à prix 130,000 fr. 240,000 fr. 60,000 fr. A ADJ., s. 1 ench. ch. des n. de Paris, le 30 mars 86. S'adr. à M^e BEZANSON, notaire, rue du Louvre, 3.

MAISON à PARIS, Revenu : 10,550 francs. P. RIS, 29, rue Mise à prix 110,000 fr. A ADJ., s. 1 ench. ch. des n. de Paris, le 30 mars 86. S'adr. à M^e B. ZANSON, notaire, 3, rue du Louvre.

MAISON à PARIS r. André-del-Sarte, 17. C^o 4040 m. env. A ADJ., s. 1 ench. ch. des not^{es} de Paris, le 23 mars 86. Rev. b. 6430 f. M. à p. 80,000 f. S'adr. à M^e SURHAULT, notaire, rue de Cléry, 5.

NEUILLY-sur-Seine PROPRIÉTÉ (rond-point de la porte Maillot), rues de Chartres, 2, de l'Est, 2. C^o 1,500 m. Rev. 10,000 f. net (sauf 238 f. 90 pour impôt foncier). Mise à prix 180,000 fr. A ADJ., sur 1 ench. ch. des not. de Paris, le 16 mars 1886. S'adr. à M^e P. DUBOIS, notaire, rue Gaillon, 6.

AUTEUIL-PARIS 2 PROPRIÉTÉS, villa Molitor, C^o 48. Rev. 1,200 fr. M. à p. 17,000 f. n. 20. Rev. 1,000 f. M. à p. 10,000 fr. A ADJ., s. 1 ench. en la ch. des not. de Paris, le 23 mars 1886. S'adr. à M^e PRUDHOMME, n. à Paris, 6, rue Gaillon.

FONDS de Lainages et Soieries, 27, r. du 4-Sept. à PARIS (malle des Indes) à adj. en l'Ét. de M^e PING ET. n. rue des Pyramides, 18, le 15 mars 1886, à 1 h. M. à p. 25,000 fr. S'adr. à M^e Laveroy, adm. judiciaire, 6, rue Gaillon, et audit M^e Pinguet.

MAISON à Paris, rue LAMARCK, 41 anc. 45 nouv. (18^e arrt). C. 132 m. Rev. net. 5,355 f. M. à p. 65,000 fr. A ADJ., s. 1 ench. ch. des not. de Paris, le 16 mars 86. S'adr. à M. Gamard, n. à Paris, 16, r. de Choiseul.

HOTEL Square de Messine, 7, près Parc Monceau C^o 315 m. M. à p. 220,000 fr. A ADJ., sur 1 ench. ch. des not. de Paris, le 16 mars 1886. S'adr. aux notaires M^e PITAUX, 2, faub. Poissonnière et POLETNICH, 116, faub. St-Honoré, dép. de Fench.

Etude de M^e Champetier de Ribes, avoué à Paris rue de la Grange-Batelière, n° 6. VENTE au Palais de Justice, à Paris, le 18 mars 1886.

D'une PROPRIÉTÉ sise à PARIS (16^e arrondissement), rue de l'Assomption, n° 57, et rue des Fontis, n° 13, consistant en une petite MAISON et un grand TERRAIN. Contenance : 6,465 mètres 31. Mise à prix : 60,000 francs. S'adresser à M^e Champetier de Ribes et Ransons, avoués à Paris.

A ADJ. sur une enchère chamb. des not. de Paris, le 16 mars 1886. MAISON A PARIS, faub. St-Martin, 45. Rev. br. 17,380 f. M. à p. 180,000 f. et MAISON à PARIS, rue Beauregard, 35, et r. de la Lune, 9. Rev. net. 6,400 f. et 8,000 f. en 1887, M. à p. 70,000 f. S'adr. aux not. Lindet, bd St-Michel, 9, et L. Girardin, rue Richelieu, 43, dépôt. de l'ench.

HOTEL et JARDIN, 39, RUE SPONTINI, à vendre 65,000 francs. Facilités.

HOTEL à Paris, square de Messine, 7, p. le parc Monceau. C. 315^e env. M. à p. 220 000 fr. à adj. s' 1 ench. ch. des n. de Paris, le 16 mars 1886 S'adr. à M^e POLETNICH, not. 116, faub. St-Honoré.

MAISON à PARIS avec Jardin, rue Lantiez, 27, C. 240^e Rev. br. 2745 fr. M. à p. 25 000 f. à adj^r s' 1 ench. ch. des n. de Paris, le 6 mars 86, par M^e Potier de la Berthellière n. faub St-Honoré, 5.

MAISON A PARIS, passage de la Bonne Graine, 20, Fg St-Antoine. Rev. 1500 fr. M. à p. 60,000 fr. à adj^r s' 1 ench. ch. des not. de Paris, le 30 mars 86. S'adr. à M^e AUJOUA D, not. rue St-Antoine, 205.

AVIS. — Evitez les épidémies en buvant l'eau de St-Galmier, SOURCE BADOIT, l'Ea de table sans rivale! — Expéditions : DOUZE MILLIONS de bouteilles par an. — Exiger le cachet vert et sur l'étiquette la signature A. Badoit. — Dix médailles aux Expositions

EAU D'HOUBIGANT, 19, F^o St-Honoré.

M^{me} DARBO 86, Passage Choiseul, Paris. d'HYGIÈNE, de MÉDECINE en genres Draps de lit^s Tissus imperm. s. odeur APPAREILS GEINTURES et BAS élastiques, etc.

M^{me} LÉONARD Consult. p. les cartes, etc.; grand succ. Dates exactes des événements qui doivent arriver. Moyen de réussir en tout. 78, rue d'Amsterdam, et par correspondance

THÉ BLAIZE PÈRE Ce thé purgatif, connu depuis plus de 60 ans, et dont la réputation n'est plus à faire, a rendu de signalés services comme purgatif et dépuratif; il ne produit pas de coliques et peut être pris sans rien changer à ses occupations habituelles; son goût agréable le fait accepter par les personnes les plus difficiles. Approuvé par un comité médical de Paris et de nombreux médecins. Dépôt général : rue Méolan, 4, à Marseille; à Paris, 19, rue Vieille-du-Temple et toutes pharmacies; prix : 1 fr. 25 la boîte.

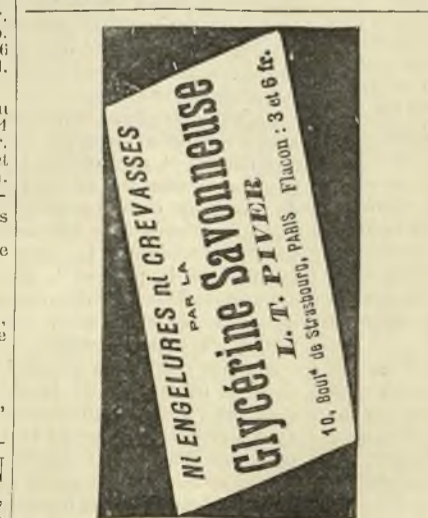
POUGUES Eau minérale natur^e GUÉRIT Estomac, Intestins, Voies urin.

GLYCO-BAUME VÉGÉTAL du Docteur ISOARD Membre du Conseil d'Hygiène des Bouches-du-Rhône, Médecin Inspecteur des Eaux d'Allevard surnommé l'excellent BAUME des NOURRICES pour cicatriser instantanément les gerçures du sein, efficace contre toutes les maladies de la peau et du cuir chevelu, dartres, eczéma, pellicules, démangeaisons, ulcères, plaies, boutons, rougeurs, crevasses, engelures, etc. Dépôt général : Maison BLAIZE PÈRE, rue Méolan, 4 A., à Marseille; à Paris, 19, rue Vieille-du-Temple et toutes pharm. Prix : 2 fr. le pot.

RHUMES PRONCHITES. — Pâte pectorale et Sirop de Nafé, 53, r. Vivienne.

OREZZA Eau Acidule Ferrugineuse, contre ANÉMIE, CHLOROSE, GASTRALGIE et toutes les maladies provenant de l'appauvrissement du sang. — Consulter MM. les Médecins.

Véritable Sirop PAGLIANO Dépuratif du Sang Seul le Véritable Pagliano porte, sur la bande de garantie jaune, le sigillo et en 4 couleurs : rouge, vert, violet, noir, ainsi que sur l'étiquette du flac. le timbre-contre l'œuvre bleue. Fl. con. 1 fr. 40. — Dépôt unique à Paris : Ph^{ie} PERRIÈRES, 30, r. Vieille-du-Temple, Expédition en province par 6 flacons, contre mandat de 9 fr., franc en gare. — N. B. Sa méfier des imitations vendues partout ailleurs



PÂTE & SIROP D'ESCARGOTS de MURE Ph^{ie} à Pont-St-Esprit (Gard) Guérison certaine des RHUMES de Poitrine Pâte 1 fr., Sirop 2 fr. Toutes Ph^{ies}

SURDITÉ & BRUITS sont guéris sans opération p. le Dr GUÉRIN, 24 à 31, 17, r. Valois. - 12,000 Malades dep. 23 ans. Guide expl. reçu gratis.

LES PERSONNES AFFAIBLIES par un appauvrissement du sang, auxquelles leur médecin conseille l'emploi du FER, supporteront sans fatigue les gouttes concentrées de FER BRAVAIS, de préférence aux autres préparations ferrugineuses. Dépôt dans la plupart des Pharmacies.

DISTRACTION UTILE TOURS et ACCESSOIRES L'ÉCOUPAGE pour Amateurs SCIES, MACHINES, BOIS, D. SSINS Env. franco c^o 30 c. Catal. nombreuses illustrations. LE MELLE, 3, Rue de la Fidélité, Paris

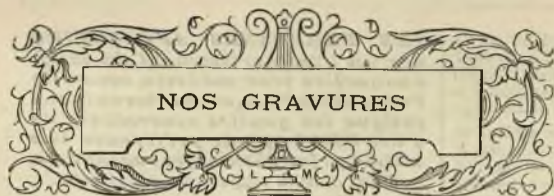
Fruit laxatif Rafranchissant CONTRE CONSTIPATION et les affections qui l'accompagnent HEMORROÏDES, BILES, MANQUE D'APPÉTIT, etc. Très agréable à prendre. — Ne produit jamais d'irritation. Paris. — Pharmacie GRILLON 28, r. Grammont. — B^o 2^e 50

PARFUMERIE DE LA Société Hygiénique ENTREPOT GÉNÉRAL PARIS, RUE DE RIVOLI, 55 Dépôt, boul. de la Madeleine, 19

VIN MARIANI à la COCA du PÉROU Le plus efficace des TONIQUES et des stimulants. Le REPARATEUR par EXCELLENCE des Organes de la digestion et de la respiration. Le TENSEUR des cordes vocales. Préférable au Quinquina, dont il n'a pas les propriétés échauffantes, il est Le ROI des ANTI-ANÉMIQUES Son goût délicat l'a fait adopter comme Vin de dessert; il rend ainsi, sous une forme agréable, la force et la santé. Ph^{ie} MARIANI, boulevard Haussmann, 41, Paris ET DANS TOUTES LES PHARMACIES.

Parfumerie du Monde élégant DELETTREZ 54, 56, Rue Richer, 54, 56 CREATION PARIS NOUVELLE SANS RIVALE OSMHEDIA οσμηδία SUAVITÉ concentration CRÈME OSMHEDIA SAVON, EXTRAIT EAU de TOILETTE POUDRE de RIZ COSMÉTIQUE, BRILLANTINE HUILE, POMMADE, VINAIGRE La Parfumerie OSMHEDIA assure à ses FIDÈLES CLIENTS l'Éternelle Jeunesse et l'Éclat sans égal.

Sirop (Codéine) Zed Coqueluches, Bronchites, Toux des Phthisiques, Insomnies, &c.



INFANTERIE GRECQUE MANŒVRANT DEVANT LE
TEMPLE DE JUPITER OLYMPIEN

Au directeur.



ALGRÉ les efforts des puissances, non seulement la Grèce ne désarme pas, mais encore elle se prépare avec plus d'activité que jamais à la guerre. L'enthousiasme des populations entraîne le gouvernement. Ce ne sont, d'un bout à l'autre du territoire, que mouvements de troupes, manœuvres et exercices militaires. Le croquis que je vous envoie traduit bien cette fièvre belliqueuse et met en relief un curieux contraste comme on en rencontre à chaque pas dans ce pays si plein des souvenirs du passé.

La scène a lieu devant les ruines du temple de Jupiter Olympien. Au fond, l'Acropole, que couronne le Parthénon et dont la grotte d'Esculape troue le flanc dégradé. Plus loin, le Théâtre et le Portique d'Hérode Atticus et, entre toutes ces ruines grandioses, des troupes, presque semblables aux nôtres, commandés par des officiers en bottes et en képi, dont un clairon répète les commandements. Comme pour compléter le tableau, et en accentuer l'étrangeté, une marchande en plein vent, entourée de passants en toque, veste flottante et fustanelle, se trouve au pied d'un bec de gaz. L'Agora éclairée au gaz ! Ombres de Périclès et d'Alcibiade, qu'en pensez-vous ?

LES MINES ET LES MINEURS

Dans notre *Histoire de la semaine* — voir page 162 — nous faisons connaître, en les enregistrant, les raisons de la grève qui vient d'éclater à Decazeville. Nous n'avons pas à y revenir ici ; nous nous proposons seulement de donner, à propos de nos dessins, quelques détails intéressants sur le travail des mines et sur les mineurs.

Le mécanicien. — Le mécanicien se tient dans la salle même de la machine à vapeur, devant une ouverture qui lui permet de voir tout ce qui se passe à la *recette*, c'est-à-dire à l'entrée du puits. Cette ouverture est pratiquée entre les deux grandes bobines sur lesquelles s'enroulent les câbles qui supportent les cages.

Attentif à la manœuvre, le mécanicien ne perd pas de vue la recette ou un petit tableau indicateur qui reproduit fidèlement la montée et la descente des cages dans le puits. Il a sous la main le frein et les divers appareils destinés à assurer la sécurité du mouvement.

Le bâtiment de la machine à vapeur est placé sur le sol, au pied du chevalement, qu'on aperçoit dans le fond. Ce chevalement est une construction en charpente, d'une vingtaine de mètres de hauteur, qui supporte deux poulies, dites *molettes*, sur lesquelles viennent passer les câbles. Comme ceux-ci tendent à le renverser, il est archouté par de fortes pièces en bois appelées *poussards*.

Le chevalement est recouvert, dans le but de protéger l'ouverture du puits contre la pluie. Généralement sa partie supérieure et sa toiture affectent des formes élégantes, pour flatter le mineur qui tient beaucoup à son puits et le considère un peu comme son clocher. Le mineur est, du reste, assez fier de son état et affecte un certain mépris pour ceux qui ne travaillent pas dans les entrailles du sol.

Les cages sont guidées dans leur mouvement par des madriers (*guidonnages*) ; lorsqu'une arrive en haut du chevalement, l'autre se trouve au fond du puits. Elles servent à la montée et à la descente des mineurs ou des bennes qui amènent le charbon à la surface. L'ascension des bennes a lieu avec une vitesse généralement de 10 mètres par seconde, presque la vitesse d'un train express ; celle des hommes, à raison de 4 mètres par seconde. Une sonnerie spéciale avertit alors le mécanicien de modérer le mouvement.

Les piqueurs. — Un groupe de deux mineurs, associés dans un chantier, sont occupés à abattre du charbon. Ils attaquent le filon avec le pic et le chargent à la pelle dans des bennes qui circulent sur un petit chemin de fer établi dans une galerie de roulage perpendiculaire au chantier. La chaleur est souvent si forte, qu'ils éprouvent le besoin de venir de temps en temps respirer à l'aise sur le seuil de cette galerie.

Le grisou doit être à craindre dans la mine, car les ouvriers sont éclairés par des lampes de sûreté accrochées au toit de la galerie. Ce toit est constitué par un boilage que supportent des cadres espacés de manière à assurer la sécurité des travailleurs. Généralement, ce sont les mineurs qui placent eux-mêmes les boilages au fur et à mesure de l'avancement de leur chantier.

Dans les couches puissantes, les chantiers atteignent deux et trois mètres de hauteur. Dans celles moins épaisses ou fortement inclinées, le piqueur est souvent obligé de travailler agenouillé. Enfin le filon ne dépasse pas quelquefois quarante centimètres d'épaisseur ; le mineur travaille alors couché, ou, comme on dit, à *col tordu*.

L'ouvrier est payé à l'avancement, c'est-à-dire au mètre carré de charbon déhouillé et à la benne.

La durée du travail est de huit heures en moyenne, y compris le temps de la montée et de la descente.

Les mineurs sont payés à la tâche, mais ils sont tenus généralement d'arriver à l'heure. Les différents services de la mine étant dépendants les uns des autres, tout se trouverait arrêté, si le piqueur n'était pas exact à son poste.

Le doyen de la mine. — Dans les entrailles de la terre, le travail est pénible ; en outre, les poussières de charbon sont nuisibles pour la respiration. Le mineur s'use donc vite. La plupart des ouvriers arrivent cependant à la retraite que leur paye la Compagnie après 25 à 30 ans de travail, c'est-à-dire vers l'âge de 55 ans.

Le doyen de la mine a donc rarement plus d'une soixantaine d'années ; mais un mineur paraît généralement plus vieux que son âge.

Les retraites varient de 300 à 600 francs ; les mineurs se retirent presque toujours aussitôt qu'ils y ont droit. Souvent alors ils s'établissent cabaretiers ou aubergistes dans le voisinage. Aussi sont-ils les adversaires naturels de ces sociétés coopératives de consommation que cherchent à établir les Compagnies pour vendre aux ouvriers des marchandises de meilleure qualité et au prix de revient. Ce fut là la cause principale de la dernière grève d'Anzin : les débitants, lésés dans leurs intérêts personnels, montèrent en dessous les ouvriers contre la Compagnie. L'émeute qui vient d'éclater à Decazeville paraît avoir en grande partie le même motif pour origine.

Le jeu de la benne. — Des gamins ont renversé une benne et s'amuse à lui imprimer un mouvement de va et vient pour se balancer.

Les bennes sont généralement en tôle, d'une contenance de 500, 1000 et quelquefois jusqu'à 15.000 kilogrammes, suivant la puissance des gisements en exploitation. Leur fond est muni de galets pour les faire circuler sur les voies de roulage.

En France, on n'emploie guère les enfants dans le fond avant l'âge de quinze ans. Ils font le roulage, c'est-à-dire poussent les bennes sur les rails, ou conduisent les chevaux qui tirent les convois de wagons. Ils font aussi quelquefois leur apprentissage en aidant les mineurs dans la construction du boilage des galeries. Plus jeunes ils sont généralement employés avec les femmes au triage du charbon sorti de la mine.

LE BAL DU MARDI-GRAS A BORD
DU VAISSEAU-ÉCOLE « LE BORDA »

Il est de tradition à bord de l'École navale que les anciens offrent à leurs *fistots* un grand bal costumé à l'occasion du mardi-gras. Ce jour-là leur batterie, dont l'accès est toujours sévèrement interdit aux élèves de première année, s'ouvre à ceux qui veulent bien se déguiser en femmes, ou ont un motif valable de ne pas se déguiser du tout. Il est de tradition aussi que chacun doit confectionner lui-même son costume. L'administration tient fort à ce que cette tradition se perpétue pour éviter les dépenses folles, et peut-être un peu aussi pour que les futurs officiers s'exercent à « se débrouiller ».

Se débrouiller, en langage de marin, c'est n'être jamais embarrassé, savoir faire quelque chose de rien, et même, en certains cas, rien de quelque chose. Étant donné un lot de fil de fer, de carton, de papier, un peu de mousseline, de satinette, et un ordre du commandant défendant de rien introduire de plus à bord, trouver moyen d'avoir des costumes originaux, gracieux et d'un peu loin, splendides, assortir les couleurs pour que leur contraste double leur éclat, se faire bottier, chapelier, doreur, armurier, modiste, fleuriste, se procurer des accessoires avec une adresse de prestidigitateur ; c'est là être débrouillard.

Ce bal du mardi-gras à l'École navale est toujours fort brillant. Les invitations en vers illustrées, adressées aux fistots par leurs anciens, sont lancées quinze jours à l'avance, mais depuis deux mois toutes les récréations se passent à travailler aux costumes et aux *grandes pièces*. À 5 heures le commandant et les officiers du bord avec leurs familles prennent place sur la dunette, et le défilé commence.

La gravure donnera une idée de la variété des costumes, mais les *grandes pièces* demandent quelques mots d'explication.

En tête du cortège marche un éléphant, admirablement figuré qui, de sa trompe articulée, offre des bouquets aux dames, et aux officiers professeurs des cadeaux finement choisis, où une pointe d'épigramme se mêle à de gracieux compliments. Plus loin s'avance un obus énorme saluant le public avec une grâce que les obus n'ont pas toujours. Le fanal de combat et la lanterne symbolisant la paix et la guerre, précèdent un kiosque couvert d'affiches multicolores et une gigantesque *Connaissance des temps* montrant la liste des ouvrages qu'on trouve à la même librairie.

Après le défilé, on descend dans la batterie éclairée par tous les fanaux du bord, et ornée des pavillons de tous les pays. L'orchestre entame la marche indienne. Un guerrier franc joue de la flûte. Une Alsacienne râcle la contrebasse, un roi nègre et Marie Stuart tiennent le piano, assistés d'une odalisque, d'un garçon épicier et de Jean Huniade, dont les violons résonnent des quatre cordes pour mieux inviter à la danse. M. le maire, ceint de son écharpe, bat gravement le triangle. Bientôt les quadrilles et les valse se succèdent. Les commissaires du bal, en habit noir, veillent à ce que les glaces et les sirops circulent dans tous les groupes. Un souper est servi dans la batterie voisine entre les canons d'exercice. On ne s'y attarde guère. Il ne reste plus qu'une heure avant le branle-bas et l'on veut danser encore.

Soudain un roulement de tambour se fait entendre. Un grand cri y répond et court dans les profondeurs du vaisseau ; puis, comme une bande de démons, danseurs et danseuses se ruent sur le kiosque, la longue-vue, les lanternes, les renversants, les foulent aux pieds, les mettent en miettes et la dépouille de l'éléphant est assommée à coups de hamac, et tous ces débris sont jetés à la mer ; il n'en doit plus rester trace le lendemain. C'est la tradition, et, sans cette orgie de destruction, la fête ne serait pas complète.

LUCIE DOUAY.

M. PROSPER GIQUEL

Nous avons annoncé dans notre dernier numéro la mort de M. Prosper Giquel, officier de marine en retraite, directeur de la mission chinoise à Paris.

Élève de l'École navale, M. Giquel, après avoir successivement pris part à la campagne de la Baltique et à celle de Crimée, qui lui valut la croix de chevalier de la Légion d'honneur, fut appelé à servir à la division navale des mers de Chine et il assista à la prise de Canton. Après la chute de Pékin, la Chine eut recours aux Européens pour réorganiser le service des douanes impériales et M. Giquel, autorisé par le gouvernement français à entrer au service du Céleste-Empire, fut, en 1861, nommé directeur des douanes à Ning-Po, ville qui, peu de temps après, tombait au pouvoir des Taïpings. Ce fut une occasion pour le brave officier de reprendre son épée. Ning-Po réduit par la division anglo-française, M. Giquel retourna à son poste de directeur des douanes et organisa le corps franco-chinois qui chassa définitivement les Taïpings de la province de Tche-Kiang. Dans cette campagne, il fut grièvement blessé en montant à l'assaut d'une ville nommée Shang-Yu.

Les éclatants services qu'il avait rendus à la cause impériale, sa connaissance du chinois, fixèrent l'attention du gouvernement de Pékin, qui le chargea de créer, en 1866, avec un autre officier de la marine française, M. d'Aiguebelle, l'arsenal de Fou-Tcheou, où l'enseignement technique était donné à de jeunes Chinois en même temps que la langue française leur était apprise. Puis, pour compléter son œuvre civilisatrice, M. Prosper Giquel revenait en France vers 1875, amenant avec lui un certain nombre d'élèves de l'arsenal, qu'il faisait voyager en Europe, dans les principaux chantiers de construction de navires et dans les arsenaux, pour perfectionner leur éducation. Depuis lors, Paris fut le centre de la mission dont il était directeur.

À son retour en France, le gouvernement français avait nommé M. Giquel officier de la Légion d'honneur. De son côté, la Chine ne méconnut point les services signalés qu'il lui rendit.

Il avait été nommé successivement général de brigade et général de division, décoré de la plume de paon. Il avait le droit de porter la tunique jaune impériale, honneur qu'un seul Européen, le général Gordon, a obtenu avant lui, et dont jouissent moins de deux cents fonctionnaires chinois.

M. Giquel avait donné sa démission de chef de la mission et de directeur de l'arsenal de Fou-Tcheou, au moment de notre conflit avec la Chine, à propos du Tonkin, et il y avait un mois à peine qu'il venait d'être appelé de nouveau à reprendre ses fonctions, lorsque la mort est venue le frapper. Il n'avait que cinquante ans.

M. DELYANNIS
Chef du cabinet hellénique.

Par suite de la pression exercée par les grandes puissances sur la Grèce pour l'empêcher, en attaquant la Turquie, de mettre l'Orient en feu, M. Delyannis et le cabinet qu'il préside se trouvent en ce moment dans une position assez critique. En effet, d'une part, le premier ministre n'ose pas résister aux sentiments belliqueux de sa nation et, d'autre part, il ne peut se mettre en opposition avec les puissances. Placé dans des conditions si pénibles, il a offert sa démission au roi ; mais celui-ci a refusé de l'accepter, alléguant pour motif que le cabinet possédait la confiance de la majorité de la Chambre au moment de sa séparation, et que rien ne pouvait faire supposer qu'il l'eût perdue depuis. Aucun changement ministériel n'aura donc très vraisemblablement lieu en Grèce, tant que les représentants du pays n'auront pas été convoqués et réunis, et qu'ils ne se seront pas prononcés par un vote sur la politique du cabinet.

M. Delyannis, dont nous donnons le portrait, est un homme d'une soixantaine d'années. Il est issu d'une des grandes familles du Péloponèse qui ont pris une part si glorieuse à la guerre de l'indépendance. Doué d'une forte volonté et d'une grande puissance de travail, il est entré tout jeune dans la carrière administrative dont il a étudié à fond toutes les branches, si bien qu'il est regardé comme le seul *ministre d'affaires* de son pays.

M. Delyannis représentait la Grèce à Paris en 1867, pendant l'insurrection de la Crète, qui a été si tragiquement étouffée. Il la représentait encore à Berlin, lors de la réunion du Congrès qui l'a déçue dans ses espérances. Depuis lors, M. Delyannis est devenu un des hommes politiques les plus influents de son pays et, après la mort de Comoundouros, le chef reconnu de la majorité de la Chambre qui, il y a six mois, renversait son rival, M. Tricoupi, pour le porter au pouvoir.

AUG. MARC, Directeur-Gérant.